U.B.C. LIBRARIES

PQ
2674
E82
J84
1930

STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY

LPA-B28D
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Gift of

H R MacMillan

LES CAHIERS DE "BRAVO"

Jacques Ibéry, Directeur

3

JULIETTE

OU

LA CLÉ DES SONGES

Pièce en 3 actes

de GEORGES NEVEUX

Supplément au Numéro de Mai 1930

BRAVO, le mensuel de luxe de tous les spectacles, publie une pièce de théâtre ou un roman complet dans chaque numéro.

Ces suppléments constituent "LES CAHIERS DE BRAVO" dont le *Cocu Magnifique* et *Amis comme avant* ont été les premiers, et qui grouperont les grands succès de l'actualité et les chefs-d'œuvre du Théâtre d'après guerre, tels : que *Maya*, *la Prisonnière*, *Monsieur le Trouvadec* suivi par *la Débauche*, *le Dompteur*, etc., etc...

Tout abonnement à "BRAVO" donne droit aux "CAHIERS DE BRAVO".

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/julietteoulacl00neve

Lettre en guise de préface

Ma chère Falconetti,

Vous souvenez-vous des soirées de Juliette, *de cette* Juliette *que vous avez reçue en une heure et montée en un mois contre vents et marées, grâce à vos camarades et à mon ami Alberto Cavalcanti ?*

Il y avait souvent dans la salle deux partis qui s'interpellaient. Parfois on interrompait la représentation et un comédien, retirant sa perruque, réclamait le calme des uns et des autres. Un jour le médecin de service lui même s'en mêla : mais c'était pour protester contre le spectacle. On crut à un intermède.

Quelques critiques, par respect de l'art dramatique, se refusaient à faire leurs comptes rendus. D'autres vous accusaient d'oublier votre mission et de livrer votre talent à une œuvre puérile et insensée. On parla de l'oubli des « nécessités scéniques » et de l'esprit français en danger.

Mais des amis inconnus se révélaient de toutes parts. Des jeunes gens, des groupes d'étudiants vous écrivaient, vous applaudissaient.

De toutes ces soirées, il ne reste plus que ce texte. Je le relis à présent comme on écoute un disque de phonographe. Mais, puisque ce disque nous apporte votre voix, Falconetti, cette voix que vous avez donnée à Juliette *pendant trente soirs, je ne puis vous le dédier : on ne rend pas tout ce qu'on a soi-même reçu.*

GEORGES NEVEUX.

JULIETTE
OU
LA CLÉ DES SONGES

Pièce en 3 Actes

de **GEORGES NEVEUX**

A FRANCIS ROSE

ACTE PREMIER

PERSONNAGES DE L'ACTE PREMIER

Juliette	Mlles FALCONETTI.
Le petit Arabe	SYLVETTE FILLACIER.
La Marchande d'oiseaux	MADELEINE GEOFFROY.
La Marchande de poissons	JEANNE LION.
Michel	MM. RAYMOND MAUREL.
Le Commissaire	MARTINELLI.
L'Homme au casque blanc	AMAN MAISTRI
L'Homme à la schapska	CHARLES GOLDBLATT.
Le vieil Arabe	ROLAND DE PIETRI.
Le Gendarme	PIERRE HÉRAL.

La mise en scène était de M. A. CAVALCANTI
les décors de M. Paul COLIN
et les airs chantés de M. Maurice JAUBERT

JULIETTE OU LA CLÉ DES SONGES
a été créée à Paris le 7 Mars 1930
au THÉATRE DE L'AVENUE

ACTE PREMIER

Une place sur un port

A droite, deux maisons. La première, toute petite, la seconde, à peine plus grande, a un étage. Mais l'étage n'a qu'une fenêtre.

A gauche, deux échoppes : celle d'une marchande de poissons et celle d'une marchande d'oiseaux. Au dessus de la seconde, une incarne.

Au fond, le quai. La mâture d'un navire à voiles.

Au loin, le fanal situé à l'entrée du port.

SCÈNE PREMIÈRE

Un petit Arabe, la chéchia sur l'oreille, est en train de jouer, accroupi par terre. Entre Michel, une valise à la main.

MICHEL.

Bonjour, mon petit, bonjour.

(*Le petit Arabe ne répond rien.*)

MICHEL.

Bonjour. Il fait bien beau temps, aujourd'hui.

LE PETIT ARABE.

Jamais pleuvoir, ici, jamais pleuvoir.

MICHEL.

Quel charmant pays.

LE PETIT ARABE.

Jamais de pluie, jamais de vent.

MICHEL.

Comme tout cela a changé. Autrefois, il pleuvait sans cesse, et il faisait beaucoup de vent.

LE PETIT ARABE.

Moi, j'ai toujours vu pareil.

MICHEL.

Tu étais encore au berceau, au temps où j'ai passé par cette ville.

LE PETIT ARABE.

Cette ville?

MICHEL.

Oui.

LE PETIT ARABE.

Tu me racontes des histoires.

MICHEL.

Je te dis que je suis venu ici.

LE PETIT ARABE.

Regarde dans mon œil.

MICHEL.

Mais enfin pourquoi ne serais-je pas venu ici, puisque je te le dis.

LE PETIT ARABE.

Les uns viennent, les autres s'en vont. Cela ne me regarde pas.

MICHEL.

Je vais à l'hôtel du Navigateur, sur le quai des Changeurs. Veux-tu m'aider à porter ma valise ? Je te donnerai un peu de monnaie pour ta peine.

LE PETIT ARABE.

Tu vas à l'hôtel du Navigateur ?

MICHEL.

Oui, sur le quai des Changeurs.

LE PETIT ARABE.

Laisse-moi tranquille.

MICHEL.

Comment : « Laisse-moi tranquille ? »

LE PETIT ARABE.

Il n'y a pas d'hôtel du Navigateur, ici.

MICHEL.

Ah ! de mon temps... Enfin !... De nos jours les pierres changent encore plus vite que les visages des habitants. Peux-tu tout de même m'aider à porter ma valise dans un autre hôtel ?

LE PETIT ARABE.

Je ne peux pas.

MICHEL.

Et pourquoi cela ?

LE PETIT ARABE.

Parce que je n'ai pas de jambes.

MICHEL, *reculant.*

Tu n'as pas de maladies, au moins ?

LE PETIT ARABE.

Non, mais je n'ai pas de jambes.

MICHEL.

Y a-t-il longtemps que tu les as perdues ?

LE PETIT ARABE.

Je ne me rappelle plus. Laisse-moi tranquille.

MICHEL.

C'est bien... c'est fort bien. (*Il s'écarte prudemment.*) Eh bien, joue, mon enfant.

LE PETIT ARABE.

Je ne joue pas, Monsieur

MICHEL.

Qu'est-ce que tu fais ?

LE PETIT ARABE.

Je compte des sous.

MICHEL.

Tu as donc beaucoup d'argent ?

LE PETIT ARABE.

Non, mais j'ai des sous.

MICHEL.

Attends, alors. Je vais t'en donner un aussi.

LE PETIT ARABE.

Pourquoi ?

MICHEL.

Pour te faire une surprise.

LE PETIT ARABE.

Eh bien, donne m'en dix et c'est moi qui te ferai la surprise.

MICHEL

Dix sous ? En voilà toujours cinq.
(Le petit Arabe se lève ; il va frapper à la porte de la petite maison. Un vieil Arabe armé d'un couteau de cuisine apparaît.)

LE PETIT ARABE.

Papa, voilà un monsieur qui veut aller à l'hôtel du Navigateur.

LE VIEIL ARABE.

Qui ça ?

LE PETIT ARABE.

Ce monsieur.

MICHEL.

Mais il a des jambes, votre fils.

LE VIEIL ARABE.

Bien sûr. Pourquoi veux-tu qu'il n'ait pas de jambes ?

MICHEL.

C'est curieux.

LE VIEIL ARABE.

Nous avons tous des jambes dans la ville. En voilà des histoires. Où veux-tu aller ?

LE PETIT ARABE.

A l'hôtel du Navigateur.

MICHEL.

Sur le quai des Changeurs.

LE VIEIL ARABE.

Le quai des Changeurs, c'est ici.

MICHEL.

Et l'hôtel du Navigateur ?

LE VIEIL ARABE, *s'approchant de lui, l'air louche.*

Mais c'est encore ici.
(Il désigne la maison d'où il est sorti.)

MICHEL.

Comment ? Votre fils me disait...

LE VIEIL ARABE

Encore mon fils ! *(Menaçant.)* Fais attention à tes paroles et entre ici, Monsieur.

MICHEL, *craintif.*

Mais...

LE VIEIL ARABE.

Ici.

MICHEL.

Je crois pourtant.
(Il veut s'éloigner.)

LE VIEIL ARABE, *terrible.*

Tu fais erreur. C'est ici.

MICHEL.

Ah ! bien... C'est ici, n'est-ce pas, très bien.
(Il entre, peu rassuré, suivi du vieil Arabe.)

SCÈNE II

(Le petit Arabe a repris sa place. La marchande d'oiseaux et la marchande de poissons sortent de leurs boutiques.)

LA MARCHANDE D'OISEAUX

Qu'y a-t-il ?

LA MARCHANDE DE POISSONS.

J'ai entendu parler.

LA MARCHANDE D'OISEAUX, *au petit Arabe.*

Qu'est-ce que tu fais là ?

LE PETIT ARABE.

Je joue avec des sous. J'en mets quatre comme cela, deux en avant et un autre un peu plus loin.

LA MARCHANDE D'OISEAUX

N'as-tu rien entendu ?

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il est insupportable, il ne regarde pas ce qui se passe.

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

Il fait semblant de n'avoir pas de jambes pour que les passants lui donnent des sous.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Et il s'amuse à les placer par terre d'après la position des étoiles.

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

Au lieu de travailler pour son père.

LA MARCHANDE DE POISSONS

Qui est si malheureux qu'on ne le voit jamais mettre le nez dehors.

LA MARCHANDE D'OISEAUX..

Et c'est à cause de ce fils qu'il ne veut pas se remarier.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Tu nous entends ?

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

Paresseux, vaurien.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il dort tout le jour.

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

On n'a jamais retrouvé mon gros perroquet rouge qui venait des Iles. C'est sûrement lui qui a ouvert la cage.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Hier soir deux rougets ont disparu à mon étalage. Les poissons ne sont pas des sorciers, ils ne s'envolent pas.

LE PETIT ARABE.

Taisez-vous. Vous imaginez des histoires toute la journée.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Que dit-il, accroupi par terre comme un crabe ?

LE PETIT ARABE.

Je dis que, toutes les deux, vous imaginez des histoires, parce que vous ne pouvez pas vous souvenir, vous souvenir de rien.

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

Comment ! Mon gros perroquet rouge qui disait : Babord, tribord ! enlevant l'aile gauche et l'aile droite !

LE PETIT ARABE.

Tu as peut-être eu ce perroquet, mais tu ne t'en souviens plus tu entends, pas plus que toi de tes poissons. Vous ne vous rappelez rien, rien.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Répète ce que tu viens de dire.

LA MARCHANDE D'OISEAUX.

Tu verras les belles marques bleues que mes doigts vont laisser sur tes joues, des marques plus jolies que tes étoiles, sûrement.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Je vais prendre mon balai.

SCÈNE III

(La lucarne au-dessus de la seconde échoppe s'est ouverte et un homme coiffé d'une schapska passe la tête.)

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Avez-vous fini de crier ?

LES MARCHANDES.

Nous ne vous demandons rien. En voilà une figure qui n'ira pas au Paradis.

L'HOMME A LA SCHAPSKA

Pourquoi criez-vous ?

LE PETIT ARABE.

Elles l'ont oublié. Tu sais bien qu'elles oublient tout.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Je ne veux pas qu'on crie sous mes fenêtres.

LES MARCHANDES, *brusquement très empressées.*

Voulez-vous des faisans ?
J'ai encore une douzaine d'oursins.
Voici des canards sauvages.

L'HOMME A LA SCHAPSKA

Taisez-vous, les vieilles.

LES MARCHANDES.

Vieux hibou toi-même.
Si on peignait sa tête sur la porte du cimetière, personne ne voudrait plus se faire enterrer.
Si on le jetait à la mer tous les poissons attraperaient des maladies contagieuses.
Hou ! hou ! hou !

LE PETIT ARABE..

Joue donc de l'accordéon. Elles ne peuvent souffrir la musique.
(L'homme à la schapska disparaît et reparaît à sa fenêtre avec un accordéon. Il en tire quelques sons.)

LES MARCHANDES.

Il va nous faire perdre la tête.
C'est un bruit qui déplace les objets ; on ne reconnaît plus rien.
Tout court, tout tourne, tout s'en va.
Il faut rester où nous sommes.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Sept, huit, neuf, dix, onze, douze, je sais encore compter.

LA MARCHANDE D'OISEAUX

Les canaris sont jaunes et les poules sont noires. Je connais mes oiseaux.
(Il joue un air très vif.)

LES MARCHANDES, *disparaissant chacune dans sa boutique.*

Hou ! hou ! Nous allons mourir. Vous avez entendu ? Vous avez entendu ?

SCÈNE IV

(L'homme à la schapska, toujours à sa fenêtre, reste seul avec le petit Arabe.)

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Tu n'as pas horreur, toi, du bruit de mon instrument ?

LE PETIT ARABE.

Non, joue encore Je t'écoute.

L'Homme a la schapska.

Tu vois les choses me reviennent quand je joue... mais pas toutes, pas toutes.

Le petit Arabe.

A moi aussi. Joue encore.

L'Homme a la schapska.

Nous n'avons pas tout oublié, pas tout perdu. Il y a des souvenirs dans mon accordéon et quand je le presse, je les vois qui sortent.

(Il joue.)

Le petit Arabe.

Un désert, une plage, un bateau... un bateau qui a de si grandes voiles qu'il navigue même sur le sable... Non, ce n'est pas cela.

L'Homme a la schapska, *sans l'avoir écouté.*

C'est une petite station de chemin de fer, en Pologne... j'ai un mouchoir rouge et je suis seul, je vois... mais pourquoi, pourquoi suis-je seul, pourquoi...

SCÈNE V

(Un homme portant un casque blanc entre par la droite ; il s'avance d'un air magnifique.)

L'Homme au casque blanc.

Monsieur le musicien, un peu de silence, je vous prie *(L'autre joue encore.)* Voulez-vous bien vous taire, l'homme qui tenez votre gosier entre vos mains ?

L'Homme a la schapska.

Je n'avais pas de mouchoir rouge. C'était une autre fois.

L'Homme au casque blanc.

Holà ! que l'on m'écoute un peu. Je m'embarquerai dès que mon équipage sera réuni. Voici mon navire.

(Il montre le voilier.)

Le petit Arabe.

Tu ne sais pas si ce navire est à toi.

L'Homme au casque blanc.

Comment ? Je ne sais pas si ce navire est à moi ? Répète-le un peu pour voir ; j'aime le son des paroles étranges.

L'Homme a la schapska.

Ce navire est peut-être à moi, peut-être à un autre, peut-être à Dieu. J'avais un mouchoir rouge quand je suis venu, cela j'en suis sûr.

L'Homme au casque blanc.

Mais voyons...

Le petit Arabe.

Tu sais bien où tu te trouves, si tu ne sais plus qui tu es. Le capitaine du bateau a tout oublié, et on ignore même qui est le capitaine. Tu imagines des histoires, toi aussi.

L'Homme au casque blanc.

Je ne te permets pas...

L'Homme a la schapska.

Le petit a raison.

Le petit Arabe.

Le commissaire de police visite la cale tous les jours. On ne trouve rien, et, chaque matin, il oublie sa visite de la veille.

L'Homme au casque blanc.

Vous mentez ! Vous mentez ! Quand pourrai-je m'en aller de l'autre côté de l'horizon, comme le soleil ? Ignobles gens ! perfidie universelle !

Voix de Michel, *sortant de la maison du vieil Arabe.*

Mais Monsieur, vous m'avez dit que c'était l'hôtel du Navigateur.

Voix du vieil Arabe.

Je ne sais plus, mais je veux que tu parles.

Voix de Michel.

Laissez votre couteau ! Au secours !

Voix du vieil Arabe.

Mais tais-toi donc !

(L'homme à la schapska commence à jouer un air d'accordéon.)

L'Homme au casque blanc.

Arrêtez-vous, voyons. On égorge quelqu'un dans cette maison.

L'Homme a la schapska.

C'est justement pourquoi je fais de la musique. Je joue des airs pleins de souvenirs

L'Homme au casque blanc.

Vous êtes fou, un homme dangereux, et si jamais vous montez comme passager ou comme matelot à bord de mon navire...

Voix de Michel

A l'aide ! A l'aide !

L'Homme au casque blanc.

A la garde !

(L'homme à la schapska attaque une marche militaire.)

L'Homme au casque blanc.

A la garde !

SCÈNE VI

(Le commissaire entre par la gauche.)

Le Commissaire.

Je suis le commissaire. Que se passe-t-il ?

L'Homme a la schapska.

C'est à nous de vous le demander, Monsieur le Commissaire. Ce n'est pas en jouant de l'accordéon que je puis le savoir.

L'Homme au casque blanc.

Je ne sais pas ce qu'il y a.

Le Commissaire.

Mais enfin ! Tâchez de vous rappeler ! Je me rappelle bien, moi, que je suis le commissaire.

Voix de Michel.

Grâce !

Le Commissaire.

Vous voyez bien qu'on crie dans cette maison.

L'Homme au casque blanc.

Parfaitement. C'est dans cette maison que l'on crie.

Le Commissaire, *frappant à la porte très violemment.*

Qu'on ouvre. Je suis le commissaire.

SCÈNE VII

(Sort Michel suivi du vieil Arabe.)

Michel.

C'est un coupe-gorge, cet hôtel du Navigateur.

Le Commissaire.

Quel hôtel du Navigateur ?

Michel.

Cette maison d'où je sors.

Le Commissaire.

Il n'y a pas d'hôtel du Navigateur. Expliquez-vous.

Michel

Cet homme *(il désigne le vieil Arabe)* m'a entraîné dans un guet-apens. Il m'a fait entrer chez lui presque de force, et une fois dans cette maison a exigé que je lui raconte ma vie.

Le Commissaire.

Je vous y prends !

Le vieil Arabe.

Pardonnez-moi, Monsieur le Commissaire.

Michel.

Il m'a fait asseoir sur un fauteuil, et, me montrant le couteau de cuisine qu'il a encore entre les mains, m'a donné l'ordre de lui faire par le menu le récit de toute mon enfance.

Le Commissaire

De votre enfance !

Michel.

Mais arrivé à l'âge de huit ans, je me suis arrêté de parler.

Le Commissaire.

Ha ! ha !

Michel

J'ai entendu des voix sur la place et j'ai appelé au secours.

Le Commissaire.

Je comprends tout. Cet homme, Monsieur, est atteint de la même infirmité que les autres habitants de ce pays, il a perdu la mémoire.

Michel.

Comment cela ?

Le Commissaire.

C'est précisément parce que nous avons perdu notre mémoire que nous ne savons plus comment nous l'avons perdue. Vous me suivez bien. Les uns n'ont plus aucun souvenir. D'autres, comme moi, en ont encore qui flottent autour d'eux et les conduisent inutilement dans l'administration de leur existence. Et lorsque un étranger survient dans la ville, ce qui est fort rare, il arrive que des habitants se précipitent sur lui pour arracher à leur visiteur quelques anecdotes qu'ils s'imaginent alors être des souvenirs à eux !

Michel.

Tout devient fort clair.

Le Commissaire.

Les notables du pays, ceux qui ont des maisons au soleil, seront disposés, je vous préviens, à acheter vos souvenirs très cher. Ils en feront leurs délices et vous pourrez vivre ici jusqu'à votre mort, de la sorte sans bourse délier.

Michel.

Voilà qui est merveilleux.

Le Commissaire.

Vous vous souvenez de tout ce que je vous ai dit ?

Michel.

Cela va de soi.

Le Commissaire.

Je vous crois sur parole, bien qu'il me serait impossible, en l'occurrence, de vérifier vos affirmations.

L'Homme au casque blanc.

Vous n'allez pas prétendre, tout de même, que vous êtes le capitaine de ce navire.

Michel.

Je ne le prétends nullement.

L'Homme au casque blanc.

Vous êtes un brave homme et je vous viendrai en aide, s'il le faut. Donnez-moi votre main.

Le Commissaire.

Allons, de quoi s'agit-il ?

Le vieil Arabe.

Oui, de quoi ?

MICHEL.

J'ai crié au secours tout à l'heure, voyons, et je viens de vous conter mon histoire.

LE COMMISSAIRE.

Vous en vouliez à quelqu'un, je crois !

MICHEL.

Mais non. Il s'agissait de bien autre chose.

LE COMMISSAIRE.

Je vois que vous vous plaisez à nous embrouiller et à nous confondre.

LE VIEIL ARABE.

C'est assez visible.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Sans nul doute.

LE COMMISSAIRE.

Je crois bien, Monsieur, qu'il me faudra vous arrêter.

MICHEL.

Mais, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Un peu de silence.

LE VIEIL ARABE.

Qu'il se taise.

L'HOMME A LA SCHAPSKA,

toujours à sa fenêtre.

N'avez-vous jamais été à Varsovie ?

MICHEL.

Moi ? Je pense que...

LE COMMISSAIRE.

Je vous dis de vous taire.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Si cet homme vient de Varsovie, c'est probablement pour me rendre visite, et je le prends sous ma protection.

LE COMMISSAIRE.

Je n'y comprends plus rien. Il faut de l'autorité.

MICHEL.

Monsieur le Commissaire...

LE COMMISSAIRE.

Vous vous souvenez de mon titre et ceci est d'un salutaire exemple. Je vous accorde votre liberté provisoirement.

L'HOMME AU CASQUE BLANC

Voilà qui est juste.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Je vais préparer du thé pour le recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Je vous accorde votre liberté, mais à condition.

LE VIEIL ARABE.

Oui, oui, à une condition !

LE COMMISSAIRE.

Vous, taisez-vous. Je suis le commissaire, et Monsieur que voici ne manque jamais de s'en souvenir. A une condition, dis-je. C'est que vous répondrez aux questions que je suis obligé de vous poser.

LE VIEIL ARABE.

C'est cela. Des questions ! Des questions !

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Je saurai le questionner moi-même.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Excusez-moi, Monsieur, je m'en chargerai.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Nous verrons cela.

LE VIEIL ARABE.

Pardon. C'est moi qui interrogerai Monsieur en le conduisant où il voudra, à bord de mon navire. Je vais réunir mon équipage et j'appareillerai dans une heure.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Ce navire est à moi, et votre folie vous jouera un mauvais tour.

LE VIEIL ARABE.

Ce navire est à moi, vous dis-je, aussi vrai que ce couteau brille davantage qu'une carte à jouer.

LE COMMISSAIRE.

Un peu de silence. Je vais poser mes questions. *(Confidentiellement.)* Quel est, Monsieur, votre plus ancien souvenir d'enfance ?

MICHEL, *après avoir réfléchi.*

Je crois bien que c'est un petit canard mécanique que mon père m'a apporté un soir et qui faisait : coin, coin, coin, en tournant autour de la lampe.

LE COMMISSAIRE.

Un jouet ! Vous vous souvenez d'un jouet !

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Pourquoi cet étonnement ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Vous n'êtes jamais dans la question.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Quelle question ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Vous voyez ! Vous oubliez tout. Votre mémoire ne dure pas même dix secondes. Seule la mienne éclaire encore les profondeurs de mon passé.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

C'est pourquoi, sans doute, vous portez un casque d'explorateur.

LE COMMISSAIRE.

Un canard mécanique ! Il se souvient d'un canard mécanique !

MICHEL.

Certainement. Tout blanc avec un bec rouge.

LE COMMISSAIRE.

Tout blanc avec un bec rouge !

MICHEL.

Qu'y a-t-il là-dedans d'extraordinaire ?

LE COMMISSAIRE. *sortant un livre de sa poche.*

Voici la loi. Chapitre 27, article 33 : « Le capitaine de la ville sera choisi parmi celles des personnes séjournant dans la cité le jour de la Saint-Martin. Celui des habitants qui, avant le coucher du soleil, se sera souvenu avec précision d'un objet de son enfance sera proclamé capitaine de la ville. Dans le cas où plusieurs concurrents se trouveraient en présence, un tirage au sort serait fait pour désigner le vainqueur. »

Monsieur, le soleil se couche. J'ai passé par toutes les rues et, à tous les habitants, j'ai posé la même question. Ils m'ont tous répondu par des souvenirs qui dataient, au plus, de dix minutes. Or, comme les uns et les autres oublient forcément la loi de la cité, cette loi qu'il m'appartient de rappeler tous les ans, nul n'a pu tricher, pas plus, d'ailleurs, que les années précédentes. Seul, je puis observer à temps voulu tous les usages et règlements que me rappelle une grande horloge pneumatique placée dans la salle secrète de l'hôtel de ville, horloge que vous allez connaître, Monsieur, puisque vous voici capitaine de la ville.

MICHEL.

Capitaine de la ville ?

LE COMMISSAIRE.

C'est votre titre désormais.

MICHEL.

Je pense que je suis l'objet d'une plaisanterie ou d'une illusion. On dit que, dans la Sahara, ces choses-là se produisent.

LE COMMISSAIRE

Vous n'êtes pas la proie d'aucun mauvais plaisant ni d'aucun mirage, et vous n'êtes point en Afrique, malgré ce riche Arabe dont la vue provoque parfois des erreurs dans l'esprit des habitants. Vous êtes à partir de cette minute le premier magistrat de la cité et je vais vous remettre vos insignes.

MICHEL.

Mes insignes ?

LE COMMISSAIRE.

Les voici. *(Il frappe des mains. Un gendarme apparaît. Il tient un chapeau haut de forme à la main et, de l'autre, un pistolet d'arçon et une petite cage contenant un perroquet.)* Ce chapeau est celui du capitaine de la ville. Vous le porterez désormais chaque fois qu'il vous plaira de gouverner. Il vous suffira, pour assurer votre incognito, de le plier et de le garder sous votre bras. Nul alors ne se souviendra de votre identité. Voici ce perroquet qui a pour fonction de répéter, tous les quarts d'heure, une chanson destinée à ranimer le souvenir de votre autorité dans l'esprit de ceux auxquels votre chapeau claque ne rappellerait rien. Enfin, je vous présente ce pistolet. Il est chargé d'une seule balle dont vous ne devez faire usage dans aucun cas. Je vous préviens qu'une détonation serait la preuve d'une distraction ou d'un oubli et suffirait pour cette raison à vous retirer le titre qui vous est conféré. Mais j'ai confiance en votre présence d'esprit. Le chapeau sur la tête, le pistolet dans votre poche et cette petite cage à la main, vous nous gouvernerez avec cet à-propos et cette discrétion que nous aimons retrouver chez les chefs de l'État.

MICHEL.

Tout cela est tout de même un peu singulier.

L'ECHO.

Singulier, singulier.

MICHEL.

Qui donc répète mes paroles ?

LE COMMISSAIRE.

Personne. Ce sont les appareils à écho que nos sergents de ville placent, dès le soir, à tous les coins de rue. Autrefois il arrivait qu'un passant criât au secours et que personne ne se souvint de son appel assez longtemps pour venir à son aide ou quérir la force publique. Grâce à ces appareils, qui sont de mon invention, nul ne peut être inquiété. Dès la nuit tombante, toutes les paroles prononcées un peu fort cheminent de rue en rue, jusqu'au poste d'écoute de l'hôtel de ville.

MICHEL.

C'est un admirable arrangement, Monsieur le Commissaire. Et combien de temps durera mon pouvoir s'il vous plaît ?

LE COMMISSAIRE.

Une année, jour pour jour, ainsi que vous l'indiquera notre horloge pneumatique, à moins que votre pistolet ne parle avant l'époque fixée.

MICHEL.

Et que deviendrai-je à la fin de mon gouvernement ?

LE COMMISSAIRE.

Rien n'est prévu dans la loi pour le règlement de cette question.

MICHEL.

Mais enfin, Messieurs, où sont à présent vos anciens capitaines de la ville?

(Tous se taisent.)

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Ils n'ont plus le perroquet et ne se souviennent plus.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Peut-être sont-ils morts. Le coup de pistolet...

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, nous n'en savons rien

MICHEL.

C'est un avenir bien incertain que vous m'offrez là. Je crois que je préfère renoncer aux honneurs.

LE COMMISSAIRE.

Que dites-vous là ?

MICHEL.

Et m'en retourner chez moi.

LE COMMISSAIRE.

Chez vous ? Apprenez, Monsieur le Capitaine de la Ville, que vous n'avez plus d'autre domicile que cette cité, et que les postes militaires qui veillent autour des remparts sont reliés téléphoniquement avec mon cabinet afin de me prévenir des arrivées et des départs.

MICHEL.

Vous m'empêcheriez de m'en aller ?

LE COMMISSAIRE.

Vous n'en avez plus le droit.

MICHEL.

Mais il n'est nullement besoin de passer par les remparts.

Je suis arrivé ici par le train, le train de la Compagnie du P. L. M. et je suis descendu à la gare.

LE VIEIL ARABE.

La gare ?

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Il n'y a pas de gare, ici.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Il n'y a que ce bateau dont je suis le capitaine et qui appareillera cette nuit.

LE COMMISSAIRE.

Vous entendez, Monsieur le Capitaine de la Ville, il n'y a pas de gare ici.

MICHEL.

Je vous assure pourtant que...

LE COMMISSAIRE, *ouvrant son livre.*

La loi vous défend formellement de mettre en doute les dispositions géographiques de la cité, telles qu'elles vous seront exposées par le Conseil des Notables à sa prochaine réunion

MICHEL.

Mais enfin, c'est intolérable.

LE COMMISSAIRE.

Le plus sage est de vous soumettre, Monsieur le Capitaine de la Ville, je me retire pour préparer le logement qui doit vous recevoir et pour donner les dernières instructions à vos domestiques.

MICHEL.

Mes domestiques ?

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

Vous avez deux voitures, quatre valets de pied, huit domestiques de bouche, douze secrétaires et vingt-quatre valets de chambre attachés aux soins de votre garde-robe.

MICHEL.

Ma garde-robe ?

LE COMMISSAIRE.

Vous avez droit à trente costumes d'argent pour les cérémonies du matin et à soixante-quinze costumes d'or pour les cérémonies du soir. Les jours d'éclipse du soleil vous devez revêtir une tenue de scaphandrier et vous mettre en costume d'ambassadeur pour procéder aux cérémonies du culte.

MICHEL.

Quel culte ?

LE COMMISSAIRE, *lisant toujours.*

Le capitaine de la ville sera initié aux cérémonies du culte dans la nuit qui suivra sa nomination. Il se frottera ensuite les ongles avec du phosphore, et marchera dans la ville, tous feux éteints, en prononçant toutes les paroles, quel que soit leur sens, que le calme et l'obscurité feront surgir dans sa tête. Puis il reviendra à l'hôtel de ville et, devant chaque porte, il dira un souvenir de son enfance que les habitants privés de leur mémoire devront recueillir religieusement dans le silence de la nuit.

MICHEL.

Mon canard mécanique !

LE COMMISSAIRE.

Mais avant toute chose le capitaine de la ville devra, aussitôt après sa nomination, être laissé à lui-même et errer par les rues comme bon lui semblera. *(Il cesse de lire.)* Je vous laisse donc à vos réflexions et vous attends à l'hôtel de ville où les cloches vous rappelleront bientôt que les notables vous attendent.

(Il s'incline et s'en va, suivi des agents. L'Arabe salue très bas, et rentre chez lui suivi de son fils.)

SCÈNE VIII

Michel reste avec l'homme au casque blanc et l'homme à la schapska.

MICHEL.

Messieurs, vous voyez devant vous un homme désorienté. Je ne pensais pas tomber dans une aventure aussi imprévue. Si je racontais cela à mes amis, ils ne voudraient pas me croire.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

C'est de Varsovie, que vous venez, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Mais non, je viens...

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Monsieur ne vient pas de Varsovie. Fermez votre fenêtre et laissez-nous tranquilles

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Pourtant je suis certain que le monchoir rouge... Enfin, je vais voir cela en jouant de l'accordéon.

(Il referme sa fenêtre. On l'entend qui joue un instant à l'intérieur.)

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Au fait, Monsieur, que faites-vous dans cette rue ?

MICHEL.

Moi ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC

Vous ne prétendez pas, au moins, avoir des droits sur ce navire ?

MICHEL.

Je vous ai toujours dit le contraire.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Voilà qui me plaît. Serrez-moi la main

MICHEL.

Avec plaisir. Et j'espère que maintenant que me voici seul avec quelqu'un de raisonnable, j'aurai des explications sur ces derniers événements.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Quels événements ?

MICHEL.

Cette nomination, ces honneurs qui me flattent, sans doute, mais auxquels rien ne pouvait me faire prétendre, ces insignes que l'on m'a remis et cette réception que l'on va me faire tout à l'heure.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Ce sont de vieilles histoires que vous me racontez là, ou bien des rêves que vous avez eus.

MICHEL.

De vieilles histoires, des rêves ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Peu importe. Puisque vous n'avez aucune prétention sur mon bâtiment, je suis prêt à vous écouter. Peut-être même sommes-nous d'anciens amis

MICHEL.

C'est ainsi que je vais prendre la chose. Et je vous conterai d'abord les motifs de mon arrivée ici Mais avant tout, je tiens à m'assurer de votre discrétion.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Parole d'honneur. Mais parlez bas, on ne sait jamais. Dans cette ville où il n'y a pas de mémoire, chacun écoute aux fenêtres pour tâcher de surprendre les souvenirs des autres. Tenez, asseyons-nous ici, à l'écart, et n'élevez jamais la voix. Un souffle ! Pas plus haut qu'un souffle !

(Ils s'asseyent au premier plan, tout près l'un de l'autre et parlent à voix basse avec de grands gestes. La nuit descend.)

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Je suis tout oreilles.

MICHEL.

Voilà. Je suis né à Périgueux.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Périgueux ? Cela ne me rappelle rien du tout

MICHEL.

Enfin, Périgueux, c'est pour dire. Mes parents, Dieu ait leur âme, m'ont laissé un petit peu d'argent ainsi que leur magasin de librairie, où j'ai pris leur succession, à Paris, rue du Chemin-Vert.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

A Paris, rue du Chemin-Vert ? Tout cela est fort étrange

MICHEL.

Mais non, tout cela est très naturel. Du reste, je ne vends pas que des livres de classe, mais aussi des romans et je suis sur le point d'installer une librairie circulante. Ce détail suffit à vous montrer que mes affaires vont bien. Aussi ai-je pu, chaque année, passer quinze jours à voir du pays. Et c'est au cours d'un de ces voyages, que je me suis arrêté par hasard dans une petite ville. J'y suis arrivé le soir, et, me promenant dans les rues, mon attention a été attirée par une fenêtre ouverte.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Une fenêtre ouverte, je vois cela

MICHEL.

Cette fenêtre a décidé de toute mon existence. Une voix de femme en sortait. Je m'approchai et je vis la plus ravissante créature de la terre. Elle chantait une romance devant son piano, et, cette romance, c'était quelque chose comme :

Mes amours, elles sont parties
Cette nuit sous la grande voile...

Il m'a semblé avoir entendu déjà cette voix, ces yeux ne me semblaient pas inconnus. Je me tenais, comme paralysé, sous cette fenêtre. Et j'eus peur, comprenez-vous, peur de tomber brusquement amoureux de cette jeune inconnue. Je me suis enfui. J'ai repris le premier train qui partait le matin. Dans mon sommeil, par la suite, j'entendis souvent la même voix. Et aujourd'hui, n'en pouvant plus, je suis reparti par le même train, pour retrouver la rue, la fenêtre, la jeune fille, tout cela.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Et quelle est cette ville ?

MICHEL.

C'est celle où je suis ce soir.

L'Homme au casque blanc.

Impossible, cher Monsieur, je suis presque certain que notre cité n'est pas reliée au chemin de fer.

Michel.

Mais enfin, je suis bien arrivé tout à l'heure.

L'Homme au casque blanc.

Vous n'avez qu'à vérifier.

Michel.

Je suis sûr de ce que j'avance.

L'Homme au casque blanc.

Chut ! voici les marchandes qui retirent leurs étalages pour fermer boutique.
(C'est en effet ce qu'elles font depuis quelques instants.)

Michel.

Vous allez voir. *(Il s'approche de la marchande de poissons.)* Bonjour, Madame.

La Marchande de poissons.

Bonjour. Il est tard et il faut que je range la devanture.

Michel.

Excusez un importun qui passe et voudrait regarder dans votre magasin.

La Marchande de poissons.

Je suis pressée.

Michel.

Il y a quelques années, je suis entré chez vous pour vous acheter quelque chose. Je me souviens fort bien de vous, mais je voudrais avoir la certitude que je ne me trompe pas.

La Marchande de poissons.

Je n'en sais rien et ne puis vous vendre de poisson pour l'instant.

Michel.

Ce n'est pas cela que vous demande. Il me semble que vous aviez, au fond de votre boutique, une petite baleine peinte sur le mur à la fresque, une petite baleine avec un jet d'eau. Y est-elle encore ?

La Marchande de poissons.

Eloignez-vous, ou je crie.

Michel.

Pour une seconde...

La Marchande de poissons.

Plus loin, Monsieur, plus loin.

Michel.

Là, là, ma belle dame, je ne vous touche pas.

La Marchande de poissons.

Insolent, voleur de grands chemins, homme sans considération.

Michel.

Je m'en vais, mais non sans avoir entrevu ce que je voulais voir *(A l'homme au casque blanc.)* La baleine est toujours peinte sur le mur.

L'Homme au casque blanc.

Si vous aviez trouvé une baleine peinte au fond de la mer, ce serait une chose curieuse. Mais chez une marchande de poissons, cela n'a rien de très surprenant ! J'en ai vu bien d'autres, moi, dans les ports.

Michel.

Voici la marchande d'oiseaux.

L'Homme au casque blanc.

Vous connaissez tout le monde.

Michel.

Naturellement. Je lui ai marchandé un canari. *(A la marchande d'oiseaux.)* Madame..

La Marchande d'oiseaux.

Il est bien tard, Monsieur, pour vendre des oiseaux.

Michel.

Je ne viens pas pour cela.

La Marchande d'oiseaux.

Quelle est cette cage que vous avez laissée par terre ? Vous me l'avez sans doute dérobée.

Michel.

Moi ? Monsieur est témoin...

L'Homme au casque blanc.

Je ne me souviens de rien.

Michel.

Enfin, Madame la marchande d'oiseaux...

La Marchande d'oiseaux.

Je ne veux point de compliments, et vous prie de vous taire. Je reconnais fort bien mon perroquet.
(Elle prend la cage.)

Michel.

Vous ne reconnaissez rien du tout. Taisez-vous et rentrez dans votre échoppe.

(Elle rentre en maugréant. Les deux boutiques sont fermées à présent.)

A-t-on jamais vu deux vieilles sorcières aussi insupportables. On se croirait à une nuit de sabbat, ma parole. Mais j'ai parfaitement distingué un énorme vautour empaillé que j'avais déjà remarqué l'autre fois.

L'Homme au casque blanc.

Quand cela ?

Michel.

A mon précédent voyage. Je vous ai tout dit.

L'Homme au casque blanc.

Vous ne m'avez presque pas parlé, Monsieur, nous avons joué aux dominos.

Michel.

Nullement. Je vous ai conté mon aventure.

L'Homme au casque blanc.

Je vous demande pardon. Je soutiens que nous avons joué aux dominos.

Michel.

Vous avez l'esprit traversé par des chimères, sans doute.

L'Homme au casque blanc

Je vous ai battu quatre fois, ne prétendez pas le contraire et nous allons boire à votre santé quelque chose de frais dans le premier cabaret venu.

Michel.

Je ne puis. D'abord je ne sais pas jouer aux dominos.

L'Homme au casque blanc.

Je ne parlerai pas un instant de plus à un mauvais plaisant ; je vais réunir mon équipage. Au revoir, Monsieur.

(Michel reste seul.)

SCÈNE IX

Michel, *considérant attentivement la place où il se trouve.*

Cette rue... cette maison... Mais où donc est la fenêtre ?

(La fenêtre au premier étage vient de s'ouvrir. On entend une voix qui chante.)

Mes amours, elles sont parties
Cette nuit sous la grande voile,
Reviendront-elles des colonies
Comme revient la belle étoile ?

(Michel reste comme paralysé, la porte sous la fenêtre s'ouvre et une jeune fille en sort.)

Juliette.

Ah ! c'est vous, c'est vous !

Michel.

Vous vous souvenez de moi !

Juliette.

Vous êtes venu !

Michel.

Je dois vous avouer, d'abord...

Juliette.

Je n'ai qu'un instant. Mais vous n'allez pas disparaître, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas vous en aller, maintenant...

Michel.

Je dois vous avouer, d'abord...

Juliette.

Tout ce que vous me direz m'est bien égal à présent puisque vous êtes venu, que vous êtes là. Jetez-moi dans le cœur tout ce qui vous passe par la tête. N'importe quoi.

Michel.

Je ne sais pas. Je dois vous dire...

Juliette.

N'importe quoi, pourvu que je vous entende parler. Aimez-vous ma robe ?

Michel.

La dernière fois, votre robe était absolument pareille.

Juliette.

Et mes cheveux arrangés ainsi, les aimez-vous ?

Michel.

Vous n'avez rien changé.

Juliette.

Alors pourquoi me regardez-vous comme si j'étais à l'autre bout de la ville ? Rapprochez votre regard, Monsieur. *(Michel se tait.)* Mais parlez donc ! Qu'aimez-vous en moi ? Vous ne dites rien. A quoi pensez-vous ? Attendez là ; je vais revenir, attendez, je vous en supplie, restez là. Je vais revenir. Il faut que je voie si maman est montée dans sa chambre.

(Elle est rentrée chez elle.)

Michel.

Vous !

(Il reste seul. Entre le commissaire. Son costume a légèrement changé. Il porte à présent un képi de facteur et une sacoche et une lanterne.)

Michel, *en extase.*

Comme revient la belle étoile !

Le Commissaire, *le cognant dans l'obscurité.*

Eh ! l'homme ! Faites attention, que diable !

Michel.

Excusez-moi, mais c'est vous, Monsieur le Commissaire !

Le Commissaire.

Le commissaire ? Qu'est-ce qui vous prend ?

Michel.

J'aurais dû aller à l'hôtel de ville, je le sais bien ; je devrais me trouver maintenant au milieu des notables, je m'excuse auprès d'eux, je m'excuse...

Le Commissaire.

L'hôtel de ville ? Les notables ? Quelles idées vous poussent donc ce soir dans la cervelle, mon bon Monsieur ?

Michel.

Voyons, vous êtes bien le commissaire et moi le capitaine de la ville. C'est un honneur dont je n'ai que faire du reste, maintenant, je vous le dis tout de suite. Mais enfin, vous m'avez remis mes insignes tout à l'heure.

Le Commissaire.

Vos insignes ? Vous êtes un curieux personnage en vérité.

Michel.

Expliquons-nous. Je suis, n'est-ce pas, le capitaine de la ville ?

LE COMMISSAIRE.

Point du tout. Il n'y a pas de capitaine de la ville, ici. Du reste, je ne vous connais pas.

MICHEL.

C'est trop fort ? Alors que faites-vous à me chercher, Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Je ne vous cherche pas et je vous répète que je ne suis pas commissaire.

MICHEL.

Mais tout à l'heure, à cette même place...

LE COMMISSAIRE, *criant.*

Voilà le facteur !

MICHEL.

Que faites-vous ?

LE COMMISSAIRE.

Je distribue les lettres. Voici ma sacoche pour vous servir. Peut-être avez-vous du courrier. Quel est votre nom, Monsieur ?

MICHEL.

Mon nom ne vous dirait rien. J'arrive aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

Vous arrivez aujourd'hui ? Alors évidemment vous n'avez aucune chance d'avoir quelque chose. D'autant que les lettres que je distribue ont été mises à la poste il y a trois ans.

MICHEL.

Trois ans ?

LE FACTEUR.

Jour pour jour.

MICHEL.

Est-ce possible ? Vous gardez le courrier si longtemps caché avant de le faire parvenir ?

LE FACTEUR.

Dans notre ville, les vieilles lettres sont les seules qui soient réellement attendues. Les gens qui les reçoivent après des années se consolent, en les lisant, de n'avoir pas de mémoire.

MICHEL.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui est tellement fabuleux, tellement prodigieux que j'ai une peur effrayante. Tenez, j'ai peur d'être endormi et en train de faire un rêve.

LE FACTEUR.

Tout le monde croit cela, Monsieur.

MICHEL.

Vous ne pensez pas, vous, que je suis endormi et en train de faire un rêve ?

LE FACTEUR.

Il faudrait alors savoir, Monsieur, lequel de nous deux est en train de rêver, de vous ou de moi. Voulez-vous régler cette question par les cartes ? J'en ai toujours un jeu sur moi.

MICHEL.

C'est que je suis un peu pressé.

LE FACTEUR.

Je vous quitterai de suite après. Asseyons-nous là. *(Il bat les cartes.)* Ma lanterne va nous éclairer. Je mets neuf cartes en cercle, par terre. Nous en retournerons chacun une jusqu'au premier roi, et celui qui l'aura tiré sera le perdant. Et si vous perdez, Monsieur, c'est que vous rêvez.

MICHEL ET LE FACTEUR, *retournant les cartes l'une après l'autre.*

Le sept de cœur, le dix de trèfle, le huit de pique, le valet de trèfle, le sept de carreau, la dame de trèfle, la dame de pique, la dame de carreau, la dame de cœur.

MICHEL, *se relevant, fou de joie.*

Je n'ai pas perdu.

LE FACTEUR.

Ni moi non plus. La partie est nulle. Ni vous ni moi ne rêvons. Bonsoir, Monsieur.

MICHEL.

Je ne rêve pas !

LE FACTEUR.

Mais il est tard. Il est de plus en plus tard. *(Criant.)* Voilà le facteur ! Des nouvelles d'il y a trois ans.

LES APPAREILS A ÉCHOS.

Trois ans ! Trois ans !

MICHEL.

Je ne rêve pas !

(La fenêtre s'est éteinte. La porte s'ouvre et Juliette revient.)

JULIETTE.

Comme j'avais peur Peur de vous perdre ! Que vous partiez ! Pour toujours !

MICHEL.

Moi, partir, à présent !

JULIETTE.

Si vous étiez parti, et que je n'aie retrouvé personne sur cette place, qu'aurais-je fait ? Que me serait-il arrivé ? Je vous aurais appelé, je vous aurais crié. Revenez !

LES APPAREILS A ÉCHOS.

Revenez ! Revenez !

JULIETTE.

Vous entendez ! Toute la ville vous appelle ! Et vous seriez revenu. Tenez. *(Se tournant vers lui.)* Comme vous êtes là. Laissez-moi vous regarder. *(On entend l'accordéon.)* Je vous distingue à peine dans cette obscurité. Et je ne connais encore rien de vous. Je ne

sais pas comment vous êtes lorsque vous riez, lorsque vous parlez, lorsque vous fronCez les sourcils. Je ne sais même pas comment vous dites : bonjour.

MICHEL.

Bonjour.

JULIETTE.

Vous dites bonjour, comme d'autres diraient : je vous aime, je vous attends.

MICHEL.

Je vous aime. Et vous ?

JULIETTE.

Moi ? Bonjour.

MICHEL.

La belle nuit ! Savez-vous qu'on peut mourir de joie !

JULIETTE.

Il y a si longtemps !

MICHEL.

Trois ans !

JULIETTE.

Il y a si longtemps !

MICHEL.

Trois ans ! Mais comme tout a changé depuis trois ans ! Que se passe-t-il maintenant dans cette ville ? Tout y a pris un air si déraisonnable, si extraordinaire, jusqu'à ce Polonais qui cherche ses souvenirs dans son accordéon.

JULIETTE.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Je vous expliquerai tout cela. Tout cela est clair, vous verrez. Mais nous ne pouvons pas rester ici. Prenez cette route, vous arriverez à la lisière de la forêt et vous continuerez jusqu'au carrefour des Quatre-Chemins. Vous m'attendrez là. Il y a une fontaine. Il ne faut pas qu'on nous voie nous promener ensemble dans les rues. Je vous rejoindrai.

MICHEL.

Bientôt ?

JULIETTE.

Tout de suite. Je vous expliquerai tout, je vous expliquerai tout. Allez... ce chemin jusqu'à la lisière de la forêt. Vous vous arrêterez à la fontaine.

MICHEL.

Bonjour.

JULIETTE.

Bonjour.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

PERSONNAGES DU DEUXIÈME ACTE

Juliette	Mlles FALCONETTI.
La petite Vieille de la forêt	GERMAINE DE FRANCE.
La Marchande d'oiseaux	MADELEINE GEOFFROY.
La Marchande de poissons	JEANNE LION.
La petite Vieille de la ville	MAD LOPÈS.
Michel	MM. RAYMOND MAUREL.
Le Monsieur en bleu	ROGER MAXIME.
Le premier Monsieur en gris	AMAN MAISTRE.
Le deuxième Monsieur en gris	MOLLET.
Le Père La Jeunesse	JEAN DASTÉ.
Le Vieux	BARRYEL.
Le Chiromancien	RAY-ROY.
Le Marchand de souvenirs	CHARLES GOLDBLATT.
Le vieil Arabe	ROLAND DE PIETRI.
L'Homme à la schapska	CHARLES GOLDBLATT.
L'Homme au casque blanc	AMAN MAISTRE.
Le Garde des eaux et forêts	MARTINELLI.
Le jeune Matelot	ROLAND CAILLAUX.
Le vieux Matelot	ROGER MAXIME.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

(Michel est seul, assis à côté de la fontaine, au carrefour des Quatre-Chemins. C'est l'endroit décrit par la jeune fille. Il joue avec des cailloux.)

Elle viendra, ne viendra pas, viendra, ne viendra pas.

(On entend un bruit de voix qui s'approche, puis une chanson.)

Le régiment
Tambour battant
Cherche la dame
Cherche la dame
Cherche la dame du printemps

(Entrent les trois messieurs. Ils sont en redingotes un peu démodées et portent des hauts de forme clairs. Deux sont en gris et le troisième en bleu. C'est celui-là qui tient un cor de chasse.)

LE PREMIER MONSIEUR EN GRIS.

Et maintenant que nous ne savons plus où nous sommes, le plus simple serait de se guider par les étoiles. A ce carrefour, on distingue le ciel admirablement.

LE SECOND MONSIEUR EN GRIS.

Qu'importe dans quelle direction nous allons. La fête que nous cherchons se donne bien dans cette forêt, mais jamais à la même place. Une nuit là, une autre nuit plus loin. Le mieux est d'aller au hasard et de suivre les sentiers comme ils se présentent.

LE PREMIER, *qui ne l'a pas écouté.*

Voici la Grande Ourse. Ce chemin-ci mène donc vers le sud et celui-là vers le nord.

LE SECOND.

Nous voilà bien avancés.

LE PREMIER.

Je suis un vieux navigateur et n'ai l'âme en repos que lorsque je sais exactement où je suis situé par rapport à toutes les parties du monde.

LE SECOND.

Et moi qui n'ai jamais navigué que sur des bouteilles de vin blanc, je préfère marcher au hasard et en chantant :

Le régiment
Tambour battant...

LE MONSIEUR EN BLEU.

Je vous en supplie, cessez de chanter. Je crois entendre au loin des bruits.
(Ils écoutent tous trois.)

LE PREMIER.

C'est un écureuil.

LE SECOND.

Ou la chute d'une branche.

LE PREMIER, *au deuxième.*

Chut !

LE SECOND, *au premier.*

Chut !
(Ils écoutent de nouveau.)

LE MONSIEUR EN BLEU.

Non, il n'y a rien. Du reste, les bruits de la fête sont si légers qu'on ne peut jamais les entendre de loin.

LE PREMIER.

En effet, pas le moindre rire.

LE SECOND.

Pas le plus petit écho de violon.

LE MONSIEUR EN BLEU.

Mes amis, revenons sur nos pas. Je vous remercie de m'avoir accompagné dans cette poursuite insensée. Cette fête n'a jamais lieu deux fois au même endroit et voilà pourquoi nous ne la trouverons jamais.

LE PREMIER.

En vous guidant, comme je vous le propose, d'après les astres, nous pourrons justement explorer toute la forêt sans crainte de passer deux fois par la même route.

LE SECOND.

Mais êtes-vous bien sûr qu'elle va toutes les nuits à cette réunion ?

LE MONSIEUR EN BLEU.

C'est elle-même qui me l'a déclaré.

LE SECOND.

Et qu'elle s'appelle Juliette ?

LE MONSIEUR EN BLEU.

Je ne l'ai vue qu'un soir, mais c'est ainsi qu'on la nommait devant moi.

LE SECOND.

Nous la trouverons donc, ne serait-ce qu'en parcourant la forêt tout en chantant des chansons en son honneur ou en criant son nom de tous les côtés. *(Il fait comme il dit.)* Juliette ! Juliette !

LE MONSIEUR EN BLEU.

Peine perdue vous dis-je. Ce sera pour une autre fois. Le plus sage serait de retourner et de renoncer à la revoir.

LE PREMIER.

Nous la retrouverons, votre Juliette, et aussi cette fête où elle va.

LE SECOND.

Nous trouverons tout, la fête, le cabaret où l'on boit du vin blanc. Est-il bon, ce vin blanc ?

LE PREMIER.

Les lampions, les airs de danse. Danse-t-on bien ?

LE SECOND.

Et les autres jeunes filles qui s'échappent de chez elles pour se retrouver là chaque nuit.

LE PREMIER.

Viennent-elles avec leurs amoureux ?

LE SECOND.

Viennent-elles parfois seules ?

LE PREMIER.

Sont-elles farouches ?

LE SECOND.

Sont-elles jolies ?

LE MONSIEUR EN BLEU.

Je ne sais pas, je n'ai regardé que Juliette.

LE PREMIER.

Tout à l'heure, nous avons vu un feu qui brillait. Nous aurions dû aller de ce côté.

LE MONSIEUR EN BLEU.

Mais c'était un feu follet. Cette nuit encore nous ne trouverons rien.

LE SECOND.

Peut-être aurait-il mieux valu suivre la rivière.

LE PREMIER.

Nous l'avons suivie l'autre nuit. Au contraire, nous ferions mieux d'aller par là. Ce chemin a l'air de conduire vers une clairière et les fêtes se donnent souvent dans des endroits de ce genre.

LE MONSIEUR EN BLEU.

Pas cette fête, vous dis-je. Allons, mes amis, où c'est le plus obscur, où il semble y avoir le moins de bruit. Dans cette curieuse réunion, c'est de tout près seulement qu'on peut entendre la musique et le bruit des voix.

(Ils s'en vont. Michel reparaît.)

SCÈNE II

LE PÈRE LA JEUNESSE, MICHEL.

(Il arrive, un peu courbé par l'âge, poussant un petit chariot. Il s'arrête, tire des panneaux qu'il déplie. Il établit ainsi une sorte de petit débit de vin avec un banc devant. Il allume une lanterne et ajuste une pancarte.)

CABARET
DU
PÈRE LA JEUNESSE.

MICHEL.

Pardon, Monsieur.

(Le Père La Jeunesse ne répond pas, ne se retourne pas.)

MICHEL.

Pardon, Monsieur.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Je n'ai pas grand chose à vous offrir, vous savez. Du vin blanc c'est tout. Si vous en voulez, asseyez-vous, Monsieur.

MICHEL.

C'est bien. Donnez-moi un verre de vin blanc.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Voilà, Monsieur. C'est du vieux qui vient des collines des environs et ceux qui le goûtent n'en veulent plus d'autre.

MICHEL

Il est fort bon, mais je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver à boire ici.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Je fais même danser quelquefois, voici ma guitare. Je connais quelques airs, mais ils ne sont plus à la mode et on me les demande rarement.

MICHEL.

Vous tenez toujours votre cabaret dans la forêt ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Depuis des années et des années, sans doute. Mais moi je ne m'en souviens pour ainsi dire pas.

MICHEL.

Vous non plus, vous n'avez pas beaucoup de mémoire, comme les gens de la ville.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Un peu, pas beaucoup. Et à quoi me servirait-il donc d'en avoir. Tous les jours sont pareils. Sans doute, ai-je dû autrefois faire danser la jeunesse du pays et c'est pourquoi on m'a donné le nom que je porte. Mais je suis vieux à présent et ceux qui viennent ici ne sont pas toujours jeunes. Ils s'asseyent sur ce banc et ne dansent plus guère.

MICHEL.

Pourquoi viennent-ils donc ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Parce qu'ils se figurent être venus autrefois sans doute.

MICHEL.

Mais puisqu'ils ne s'en souviennent plus ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Je fais celui qui s'en souvient et je leur rappelle leurs vieilles histoires d'amour. Je leur raconte ce qui me passe par la tête. Ils me croient sur parole et ils sont heureux.

MICHEL.

Vous avouez facilement votre supercherie au premier venu.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Si vous êtes du pays, vous l'aurez vite oubliée, et si vous êtes d'ailleurs tout cela vous est bien égal.

MICHEL.

Donnez-moi encore un verre de vin blanc.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Et du reste, il n'y a pas de supercherie. Je suis bien trop honnête pour cela.

MICHEL.

Vous avez raison et je bois à votre santé.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Mais vous-même, vous n'avez point coutume, n'est-ce pas, d'être dans ces parages?

MICHEL.

Je me promenais, vous voyez, je prenais le frais.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Je ne veux pas vous questionner, Monsieur. Je remarquais seulement que vous sembliez un peu préoccupé.

MICHEL.

Puisque vous m'avez accordé une confidence, je vous en dois une autre. J'attends une jeune fille.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Vous attendez une jeune fille ?

MICHEL.

Elle m'a donné rendez-vous, au carrefour des Quatre-Chemins, près de la fontaine.

(On entend le cor de chasse.)

LE PÈRE LA JEUNESSE.

C'est bien ici, en effet. Vous avez de la chance, Monsieur, c'est une nuit bien tiède où il n'est pas ennuyeux d'attendre, même lorsqu'on est amoureux. Et puis, vous regardez venir le monde. Des vieux, des jeunes. Et il en passe des jolies filles.

MICHEL.

Je désirerais, en tout cas, ne pas être vu de vos clients.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Vous n'aurez qu'à vous mettre dans ce coin-là, il y fait sombre et les gens par ici ne sont pas regardants.

MICHEL.

Oui, c'est là que je vais me cacher.

SCÈNE III

(Arrivent le vieux et la petite vieille.)

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Bonjour, Messieurs, Dames. J'ai du bon vin blanc, ce soir.

LE VIEUX.

Bonjour, père La Jeunesse. C'est par hasard que nous avons découvert votre enseigne.

LA PETITE VIEILLE.

Nous prenions le frais dans la forêt.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Comme autrefois, comme autrefois, mes amis. Asseyez-vous ici. Tenez.

LE VIEUX.

On est bien, chez vous.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Et voici deux verres.

LA PETITE VIEILLE.

Alors, vrai, vrai, vous vous souvenez de nous ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

De vous ? Mais comme si c'était hier.

LE VIEUX.

Il doit y avoir bien des années de cela !

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Dame ! Vous étiez plus jeunes qu'aujourd'hui. Mais je vous reconnais encore, tous les deux.

LE VIEUX.

Comme cela est curieux.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Je me rappelle qu'un soir vous êtes arrivés en vous tenant par la taille et un vieux client de chez moi, c'était un ancien cuirassier, s'est écrié : « Ah ! les beaux enfants ! »

LA PETITE VIEILLE.

Il a crié : « Ah ! les beaux enfants » ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Ce soir-là, Madame, vous aviez un châle de soie bleue sur la tête et une belle robe blanche avec des fleurs. Ah ! certes, vous étiez un beau brin de fille.

LE VIEUX.

Vrai, donnez-nous encore un peu de vin.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Voilà.

LA PETITE VIEILLE.

C'est tout de même bon de se souvenir.

LE VIEUX.

Moi, je crois que j'ai toujours l'air militaire. Est-ce que j'avais l'air militaire, ce jour-là ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Vous aviez tiré à la carabine et vous portiez votre carton à la boutonnière.

LE VIEUX, *à sa femme.*

Tu vois bien.

LA PETITE VIEILLE.

Vous êtes bien sûr que c'était une robe blanche ?

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Sûr et certain, même que l'ancien cuirassier a dit : « J'aimerais mieux caresser une robe comme cela que la crinière de mon cheval. »

LE VIEUX, *riant.*

Ah ! les vieux soldats !

LE PÈRE LA JEUNESSE.

C'est comme je vous dis.

LA PETITE VIEILLE.

Ce n'était tout de même guère poli de sa part.

LE VIEUX.

Allons, ne te fâche pas.

LA PETITE VIEILLE.

Il aurait pu être tout aussi galant en usant d'un autre langage.

LE VIEUX.

Tralala, ma chère, tu n'y entends rien. Père La Jeunesse au revoir, nous continuons notre promenade et nous vous remercions.

LE PÈRE LA JEUNESSE.

Au revoir, mes bons amis, à une de ces nuits.

(Les vieux sortent.)

SCÈNE IV

(Depuis un instant, un homme se tient dans le fond ; il porte un toulard rouge.)

MICHEL, *sortant de l'ombre.*

Voilà un couple heureux pour toute la soirée. Père La Jeunesse, tout ce que je vois cette nuit est merveilleux.

L'HOMME, *s'avançant un peu.*

Rien n'est merveilleux, Monsieur

MICHEL.

Que voulez-vous dire ?

L'HOMME.

Je dis, Monsieur, qu'il n'y a rien de merveilleux autour de vous, rien de merveilleux sur la terre, sauf peut-être ce que je pourrais vous apprendre à l'instant même.

MICHEL.

Vous me connaissez ?

L'HOMME.

Pour vous connaître, je n'aurais qu'à regarder les lignes de votre main.

MICHEL.

Ah ! Vous dites la bonne aventure.

LE CHIROMANCIEN.

Pour vous être utile, Monsieur. Cela ne vous coûtera que cinq francs si vous prenez la petite consultation et vingt francs si vous préférez la grande avec tous les détails.

MICHEL.

Merci, je n'ai nullement besoin de vos services. J'attends quelqu'un et...

LE CHIROMANCIEN.

Peut-être en effet avez-vous des raisons de préférer mon silence. Je me retire, Monsieur, je me retire.

MICHEL.

Qu'allez-vous insinuer ? Je ne redoute aucune révélation, mais je n'ai nullement envie de connaître l'avenir.

LE CHIROMANCIEN.

Mais je ne dis point l'avenir.

MICHEL.

Vous avez pourtant prétendu pouvoir lire dans les lignes de la main.

LE CHIROMANCIEN.

Certainement, je lis dans les lignes de la main, mais pas l'avenir. L'avenir n'intéresse personne, Monsieur. Ce que je sais lire dans les mains de ma clientèle, c'est le passé.

MICHEL.

Je n'en ai nullement besoin.

LE CHIROMANCIEN.

Un détail, Monsieur, un détail sur vous avant de partir. Votre grand'-mère qui est morte avait les yeux bleus.

MICHEL.

Pardon, elle avait les yeux noirs.

LE CHIROMANCIEN.

Vous voyez bien que vous vous trompez. Je vous répète que votre grand'mère avait les yeux bleus, et cela, vous m'entendez, j'en suis absolument sûr. Je les vois d'ici.

MICHEL, *décontenancé.*

Vous brouillez tous mes souvenirs avec vos cris. *(Il réfléchit.)* Je ne me rappelle plus très bien. Au fait, ils étaient peut-être bleus, ses yeux. Tout cela est étrange. Tenez, j'ai vraiment l'impression, non pas de vivre, mais de faire un rêve.

LE CHIROMANCIEN.

Cela tombe admirablement, Monsieur, j'explique aussi les rêves.

MICHEL.

Je vous répète que je n'ai pas besoin de tous vos discours.

LE CHIROMANCIEN.

Mais si, Monsieur. Vous savez que tous les rêves ont un sens suivant les objets qui nous apparaissent. Or, vous avez la chance de tomber sur le seul homme qui puisse vous expliquer vos rêves au moment précis où vous avez le sentiment que vous rêvez. Dites-moi ce que vous voyez, je vous expliquerai tout. Vous n'avez pas besoin d'attendre votre réveil pour cela. Allons, que voyez-vous autour ?

MICHEL.

Je vois une forêt !

LE CHIROMANCIEN.

Une forêt ? Vous voyez une forêt ? Diable ! *(Il cherche.)* Cela signifie de la jalousie. Et elle est grande cette forêt ?

MICHEL.

Très grande, on s'y perd.

LE CHIROMANCIEN.

Vous êtes donc jaloux et amoureux. Et que voyez-vous encore ?

MICHEL.

Une fontaine.

LE CHIROMANCIEN.

Est-ce que l'eau coule ?

MICHEL.

Non, elle ne coule pas.

LE CHIROMANCIEN.

Cela signifie un rendez-vous auquel on vous a convié. Et que voyez-vous encore ?

MICHEL.

Je vois un petit cabaret.

LE CHIROMANCIEN.

Un cabaret ! Ah ! Monsieur, les choses se gâtent. Un cabaret dites-vous. Eh bien, votre rendez-vous ne sera pas manqué, mais il doit mal finir.

MICHEL.

Que voulez-vous dire ?

LE CHIROMANCIEN.

Voyez-vous des routes, des sentiers ?

MICHEL.

Je vois un croisement de quatre chemins.

LE CHIROMANCIEN.

N'en dites pas plus long, Monsieur. Vous dites bien quatre chemins, ni trois, ni cinq n'est-ce pas ? Quatre chemins ?

MICHEL.

Eh bien ?

LE CHIROMANCIEN.

Non, j'aime mieux me taire. Mais prenez garde, prenez garde.

MICHEL.

Expliquez-vous.

LE CHIROMANCIEN

Je vous en ai déjà trop dit. Au revoir, nous nous reverrons peut-être, qui sait !

MICHEL, *courant après lui.*

Monsieur ! Monsieur ! *(Michel revient.)* Il est parti. Je suis bien content de ne rien lui avoir donné pour cette mauvaise plaisanterie. Et je veux boire un coup pour me remettre, hein ! Père La Jeunesse ? Allons, un verre de blanc. Personne ! Il a disparu, lui aussi ? Dans ce pays, les hommes sont comme des ballons. Ils se posent sur la terre et s'en vont, sans qu'on les entende ni arriver, ni partir.

SCÈNE V

(Juliette entre tout doucement.)

JULIETTE.

Ah ! te voilà ! J'ai couru, couru... J'avais peur d'arriver trop tard et de ne plus te trouver.

MICHEL.

Et moi, j'avais peur que tu ne viennes pas. Mon cœur se glaçait en t'attendant.

JULIETTE.

Mais maintenant tu es là, je te tiens dans mes bras, tu es mon prisonnier.

MICHEL.

Des gens ont passé par cette route. Ils m'ont obligé à les écouter alors que je voulais me taire et ne penser qu'à toi. Trois hommes qui cherchent quelqu'un dans la forêt, le père La Jeunesse un couple de vieux, un diseur de bonne aventure, que sais-je encore ?

JULIETTE.

Mais tu vois bien qu'il n'y a personne. Tu as peut-être cru les voir, tu es si fiévreux.

MICHEL.

Non, je leur ai parlé.

JULIETTE.

Nous sommes seuls à présent, toi et moi, et l'on n'entend pas un bruit dans la forêt. Ecoute.

(Ils écoutent, silence.)

MICHEL.

Non, pas un bruit dans la forêt.

JULIETTE.

Je veux prendre tes mains, regarder tes yeux, toucher ta bouche, tu es là devant moi et je suis vivante et j'ai toute ma jeunesse. Il faut que j'enferme ma tête dans mes doigts pour croire à tant de joie.

MICHEL.

Voilà des années, des années que...

JULIETTE.

Laisse tout cela tranquille.

MICHEL.

J'ai souffert en t'attendant, en te poursuivant.

JULIETTE.

Laisse tout cela tranquille, je t'en supplie. Tu es là et je suis là et personne au monde ne peut empêcher que toute cette nuit nous appartienne.

MICHEL, *sursautant.*

Je crois entendre un bruit de voix au loin.

JULIETTE.

Il n'y a personne, te dis-je. Cette forêt est complètement déserte.

MICHEL.

Regarde pourtant, ce cabaret.

JULIETTE.

C'est une baraque abandonnée où personne ne vient plus.

MICHEL.

Je t'assure que si.

JULIETTE.

Comme tu m'aimes pour avoir vu tant de choses en m'attendant.

MICHEL.

Je les ai vues parce qu'elles y étaient. Il y avait trois hommes avec un cor de chasse, il y avait... D'ailleurs, j'entends une voix au loin.

JULIETTE.

N'imagine rien à cette minute. Tout cela viendra plus tard.

(Un silence.)

MICHEL.

Je t'assure que j'entends une voix au loin et qu'elle se rapproche.

JULIETTE.

C'est le sang qui bat dans tes tempes. Dis-moi ton nom, veux-tu ?

MICHEL.

Je m'appelle Michel.

JULIETTE.

Tu l'inscriras sur mon bracelet pour que je ne puisse jamais l'oublier.

MICHEL.

Et toi, comment t'appelles-tu ?

JULIETTE.

Tout à l'heure, je te dirai mon nom. Tu ne dois pas tout savoir de suite. C'est la première fois que nous nous voyons.

MICHEL.

Mais non, rappelle-toi, il y a trois ans, sous ta fenêtre...

JULIETTE.

Plus tard, les souvenirs. Et nous trouverons les plus beaux du monde. Quelle vie, quelles aventures, quelles séparations avons-nous déjà accomplies ensemble ? Tu m'aideras à les trouver, n'est-ce pas ? Tu me diras ce qui s'est passé entre nous hier et avant-hier et les autres jours depuis que nous nous aimons, depuis que nous nous connaissons.

MICHEL.

Mais, voyons, réfléchis. Hier, je n'étais pas là. Avant-hier non plus... Je suis arrivé cette nuit.

JULIETTE.

Tu inventes déjà une séparation entre nous ? Tu prends déjà ton plaisir à me faire de la peine ?

MICHEL.

Te faire de la peine, à toi ?

JULIETTE.

Alors, pourquoi me dis-tu que nous avons été séparés si longtemps ? Efface vite ces vilaines paroles et répète avec moi que tu ne m'as jamais quittée. Allez, dites-le, Monsieur.

MICHEL.

Je ne vous ai jamais quittée.

JULIETTE.

Ni hier, ni aujourd'hui.

MICHEL.

Ni hier, ni aujourd'hui.

JULIETTE.

Ni les autres jours.

MICHEL.

Ni les autres jours, ni jamais.

JULIETTE.

Tu vois bien que j'avais raison.

MICHEL.

Alors tu ne voudrais vraiment pas que cette nuit soit notre première nuit ?

JULIETTE.

Mais non, voyons ! Notre première nuit, tu vas me la raconter. Elle sera si belle, dite par toi.

MICHEL.

Tu veux que je te raconte notre premier rendez-vous ? Ce ne sera pas difficile, je t'assure. Tu m'avais demandé de t'attendre devant ta porte.

JULIETTE.

Et tu m'as attendue ? Que tu es docile !

MICHEL.

J'aurais attendu jusqu'au matin, s'il avait fallu Pendant que j'étais seul dans la rue, un vieux facteur est venu faire sa ronde. Nous avons joué aux cartes, lui et moi, pour passer le temps.

JULIETTE

Et tu as gagné ?

MICHEL

Oui, j'ai gagné, tu entends, j'ai gagné ! J'étais là, debout, bien éveillé, et tu es redescendue de chez toi, et tu m'as donné rendez-vous en dehors de la ville, et tu m'as rejoint presque aussitôt, et tu m'as dit... tu m'as dit...

JULIETTE, *qui a cessé de l'écouter.*

Je t'aime, Michel.

MICHEL.

Tu m'as dit : Je t'aime, Michel

JULIETTE.

Notre première nuit ! *(Il veut la prendre dans ses bras, elle se dégage.)* Non ! non ! Pas tout de suite. Elle est bien trop jolie, cette première nuit que tu me racontes Ecoute, si nous la recommencions, veux-tu ? Si nous étions des amoureux qui se voient pour la première fois, Que dirais-tu ? Que ferais-tu ?

MICHEL.

Mais c'est justement, ce que nous sommes, toi et moi.

JULIETTE, *elle applaudit.*

Bravo ! comme tu joues bien !

MICHEL.

Je n'ai pas besoin de jouer, moi, je suis bien trop heureux pour cela. Pourquoi t'éloignes-tu ?

JULIETTE.

Monsieur mon amoureux de la première nuit, comment allez-vous ? Quel bon vent vous amène ? M'apportez-vous de bonnes nouvelles ? Je parie que vous n'avez pas pensé une seconde à moi pendant la journée. Tenez ! Je suis sûre que vous avez fait des coquetteries à la fille du perceptеur. Allons ! Venez ici, Monsieur, je vous écoute. Vous ne m'entendez pas. Vous ne voulez pas me répondre ? *(Elle vient à lui.)* Pourquoi m'obliges-tu à venir à toi lorsque c'est moi qui t'appelle ?

MICHEL.

Parce que je t'appelle, moi, depuis bien longtemps.

JULIETTE.

Et moi depuis toujours.

MICHEL.

Comme ta voix résonne.

JULIETTE.

Il y a peut-être des échos dans ce carrefour de chemins...

MICHEL, *se tournant vers la forêt.*

Je t'aime... Je t'aime...

L'ÉCHO.

Je t'aime... Je t'aime...

MICHEL.

On dirait qu'il y a des milliers d'amoureux dans cette forêt.

JULIETTE, *à l'écho.*

Je t'adore toujours.

L'ÉCHO.

Je t'adore toujours
Tu dors encore
Tu dors debout.

MICHEL, *à l'écho.*

Bonsoir, Echo.

L'ÉCHO.

Bonsoir écho
Tu rêves encore
Tu rêves debout.

MICHEL.

Tous les arbres ont l'air de nous répondre.

JULIETTE.

C'est la forêt qui répète notre voix. *(Un silence. On entend au loin)* :
Marchand de mémoire

MICHEL.

On dirait que c'est la forêt qui nous parle maintenant.

JULIETTE.

C'est encore l'écho.

MICHEL.

Pas du tout, ecla s'approche.

LA VOIX.

Marchand de souvenirs, marchand de mémoire !
(Ils se taisent, entre le marchand ambulant.)

LE MARCHAND.

Bonjours, Messieurs-Dames, y a-t-il rien pour votre service.

MICHEL.

Que voulez-vous de nous ?

LE MARCHAND.

Je ne fais que passer. Je pensais bien trouver quelques clients.

MICHEL.

Des clients ?

LE MARCHAND.

Vous voyez ma charrette. Je me promène en vendant les objets que voici. Je vends tout cela aux gens qui ne peuvent se consoler de n'avoir pas de mémoire. Ils se font ainsi de petites illusions pour passer les longues soirées ensemble.

JULIETTE.

Mais voyons, c'est le marchand de souvenirs, tu sais bien.

LE MARCHAND.

J'ai des photographies jaunies par le temps, des mèches de cheveux de toutes les nuances, de petits médaillons anciens avec toutes les initiales gravées à l'intérieur, et bien d'autres choses encore, vous n'avez qu'à voir et à choisir...

JULIETTE *se penche sur la voiture.*

Voici des albums de voyages.

MICHEL.

Nous n'en n'avons pas besoin.

LE MARCHAND.

L'Egypte, l'Espagne, l'Italie.

JULIETTE.

Crois-tu, Michel, que nous avons été en Egypte ou en Espagne ?

MICHEL.

Mais nous n'avons été nulle part encore.

JULIETTE.

Comment cela ! Nous avons été en Espagne et voici les photos que nous avons prises. Regarde la cathédrale de Tolède, et me voici, moi. On ne distingue pas mon visage. Et la grande place de Séville, où nous nous sommes promenés, et le jardin en dehors de la ville, où je t'ai attendu.

MICHEL.

Je t'assure que...

JULIETTE.

Voici le petit hôtel où nous avons habité quatre nuits. Tu vois notre fenêtre, elle donne sur cette petite rue. Il y avait un magasin de fleuriste en face. Le voici.

MICHEL.

Enfin, soyons raisonnables.

JULIETTE.

C'est là-bas que nous avons fait notre première promenade en bateau. Voici la rivière. Tu avais peur que la barque se prenne dans les branches d'arbres qui touchent l'eau, regarde.

MICHEL.

Je vois bien, mais...

JULIETTE.

Et le musée que nous avons visité ! Tu disais que tu avais horreur des musées. Voici la vieille porte devant laquelle nous nous sommes arrêtés. Il y avait trop de passants, tu as mal pris la photo, elle est tout à fait vague.

MICHEL.

Moi ?

JULIETTE.

Mais oui. *(Elle prend le bijou.)* Et le voici ! le voici ! le porte-bonheur que tu m'as acheté là-bas. Je l'ai porté au poignet, tu te souviens, et tu avais tout le temps peur que je le perde.

MICHEL.

Cette breloque !

JULIETTE.

A Séville encore. Et voici le châle que je mettais là-bas. Il te plaisait tant ! Et quand il faisait frais le soir, j'entourais ta tête en même temps que la mienne. *(Elle met le châle.)* Tu disais que j'avais une autre figure quand je portais ce châle. La voici, ma figure d'alors. Est-ce que tu la reconnais ? Tu ne dis rien ? Mais regarde donc, toi aussi si tu ne trouves pas là-dedans de nos souvenirs, tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons été ensemble.

MICHEL.

Assez ! Assez de paroles inutiles et d'inventions absurdes. *(Il arrache le châle, les photos.)* Je n'en veux plus, je veux la vérité, nos vrais souvenirs, tu entends, non pas ce que tu viens d'imaginer, mais ce qui nous est vraiment arrivé. *(Au marchand.)* Remportez vos hardes et vos bibelots, et aussi vos photographies, allez vendre toutes vos marchandises à d'autres qu'à nous.

JULIETTE.

Mais jamais de la vie !

MICHEL.

Crois-moi, je t'en supplie. C'est moi qui te dirai nos souvenirs, sans qu'il soit besoin de tout cet attirail d'objets inutiles. Et vous, allez-vous en, Monsieur le Marchand.

JULIETTE.

Tu es étrange, mon ami, mais je te promets de t'écouter. C'est encore plus beau ! Au revoir, Monsieur le Marchand.

LE MARCHAND.

Vous avez tort, vous savez. J'ai autre chose que l'Espagne. Voici la Turquie, l'Asie Mineure, la Perse, les soirées à Bagdad, à Téhéran, des champs de roses, le désert.

MICHEL.

Rien, nous ne voulons rien de tout cela.

JULIETTE.

Nous avons mieux que cela, Monsieur le Marchand.

LE MARCHAND.

Eh bien, au revoir, Ce sera pour une autre fois peut-être, on ne sait jamais. Sans rancune...

MICHEL.

Bonsoir.

(On entend le cri du marchand qui s'éloigne.)

JULIETTE.

Nous sommes seuls, il s'en va.

MICHEL.

Il entend notre voix encore.

(La voix du marchand résonne une dernière fois.)

JULIETTE.

Et maintenant, dis-moi... Je ferme les yeux, parle doucement.

MICHEL, *un peu gêné.*

Voilà... heu... J'étais venu dans la ville où tu habites... heu... il y a trois ans, je crois... Tu m'écoutes ?

JULIETTE.

Oui

MICHEL.

Je me promenais depuis quelques heures déjà à travers les rues, les rues si pittoresques et si ensoleillées, heu... de la ville où tu habites... J'avais déjà admiré diverses curiosités locales et je me disposais à reprendre le chemin de la gare, le chemin de la gare, heu... j'avais une âme légère comme l'eau, comme l'air, heu... enfin, j'allais prendre le train qui devait me ramener chez moi, quand je ne sais quelle inspiration me fit repasser encore par une place que j'avais trouvée charmante... Je m'arrêtai interdit, heu... Une voix de femme chantait une sorte de romance très douce. Cela venait d'une fenêtre ouverte. Cette femme, je la vis, je pus la contempler, en remplir mes regards à perdre la vue. C'était vous... heu... Voilà.

JULIETTE.

Eh bien ?
(Elle ouvre les yeux.)

MICHEL.

A cette minute commença tout l'amour de ma vie.

JULIETTE.

Et alors ?

MICHEL.

C'est tout.

JULIETTE.

Comment, il n'y a pas autre chose ?

MICHEL.

Mais non. N'est-ce pas suffisant ? N'est-ce pas assez étrange, assez surnaturel ?

JULIETTE.

C'est une petite histoire absolument idiote que vous m'avez racontée là. Vous n'en savez pas d'autre ?

MICHEL.

Mais ce n'est pas une histoire, c'est la vérité.

JULIETTE.

Et vous n'avez rien d'autre à me dire que cette rencontre absurde ? C'est tout ce que vous avez trouvé ?

MICHEL.

Mais enfin, pense que mon récit à moi, n'est pas une invention, que c'est la réalité. Il faut tout de même que j'arrive à te réveiller la mémoire. Ferme encore les yeux et tâche de te rappeler. C'était au début du printemps. Tu m'as regardé en riant. J'avais un complet gris clair et une valise en peau de crocodile

JULIETTE.

Attendez ! Je fais un effort... C'est comme une petite lumière qui se forme.

MICHEL.

Je suis sûr, je suis sûr, que tu vas te rappeler. Je t'ai fait comme ceci avec la main et tu as ri en te penchant à la croisée. J'avais un chapeau mou beige à bande noire.

JULIETTE.

Peut-être... peut-être, je me rappelle... oui,... j'aperçois l'image que vous me décrivez.

MICHEL.

Tu vois bien !

JULIETTE.

Si c'est bien cette image-là, il me semble que vous étiez complètement ridicule et que j'ai ri seulement parce que l'appartement de mes parents est plein de crocodiles empaillés ramenés des colonies, et que vous m'avez rappelé le plus gros de ces crocodiles.

MICHEL.

Moi ?

JULIETTE.

Vous voyez que j'ai un peu de mémoire si on m'aide bien.

MICHEL.

Tu veux t'amuser, n'est-ce pas, tu plaisantes... en effet c'est fort drôle. *(Il rit, forcé.)* Un crocodile, hi, hi, hi, un crocodile.
(On entend le cor de chasse.)

JULIETTE.

C'est étonnant comme cette ressemblance vous est restée. Quand vous dormez, vous devez sûrement avoir l'air d'un gros animal empaillé.

MICHEL.

Je t'en prie, ne te moque pas de moi ! Certainement, c'est drôle, et cela me fait aussi un peu mal, tu sais.

JULIETTE.

En effet, je ne pense pas me moquer de vous bien longtemps car je vais vous quitter.

MICHEL.

Me quitter ? Tu veux me quitter ?

JULIETTE.

Et qu'y a-t-il en cela d'extraordinaire ? Voilà un instant que nous parlons de choses et d'autres. Il se fait tard et je vous quitte.

MICHEL.

Mais tout à l'heure...

JULIETTE.

Nous ne sommes pas tout à l'heure. J'ai horreur des animaux empaillés. On les accroche au mur et ils vous font peur, la nuit.

MICHEL.

Je t'en prie, je t'en supplie, mon amour *(On entend à nouveau le cor de chasse.)*

JULIETTE.

Voilà bien des façons pour me dire adieu Je vais de ce côté.

(Elle désigne le côté d'où vient le son du cor de chasse.)

MICHEL.

Je t'accompagne.

JULIETTE.

Non, j'y vais seule.

MICHEL.

Tu ne peux pas aller seule dans cette direction. Il y a des hommes que j'ai vus se diriger par là, et justement c'est l'un d'entre eux qui joue du cor de chasse.

JULIETTE.

C'est peut-être à cet homme-là qu'appartiennent les souvenirs de tout à l'heure, l'Espagne, le châle.

MICHEL.

Je t'ordonne de rester.

JULIETTE.

Laissez-moi passer.

MICHEL.

Encore une fois j'exige que tu restes ici ou que tu prennes l'autre chemin.

JULIETTE.

Je n'ai pas d'ordre à recevoir.

MICHEL

Ce n'est plus un homme qui te supplie, c'est un amant, c'est un fou. Tout à l'heure tu m'as appelé ton amour...

JULIETTE.

Otez-vous de mon chemin.

MICHEL.

Jamais, et je te tiens.

JULIETTE.

Lâchez-moi. Vous avez des pattes gluantes. *(Il la lâche.)* Vous voyez que je passe tout de même.

MICHEL.

Reviens, ou gare à toi ! *(Elle s'éloigne par la gauche. Il prend le pistolet dans sa poche et tire dans la direction qu'elle a prise. Cri de femme. Silence. Cor de chasse.)*

SCÈNE VII

(Michel seul.)

MICHEL.

Je n'ai pas tiré, ce n'est pas possible. *(Il remet l'arme dans sa poche et s'assied inquiet sur le banc du cabaret.)* Certainement non, je n'ai pas tiré... je n'ai pas tiré !

(Entrent le vieil Arabe, l'homme au casque blanc, l'homme à la schapska, les deux marchandes.

Ils arrivent l'un après l'autre, à la file indienne, un peu courbés, sur la pointe des pieds. Michel se cache de l'autre côté du cabaret. Tous, ils cherchent visiblement quelqu'un. Michel recule à mesure afin de rester invisible. Enfin, il est vu et saisi par le vieil Arabe.)

MICHEL.

Grâce, mes amis, grâce.

L'ARABE.

Pourquoi as-tu tiré ?

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Elle ne respire plus.

L'ARABE.

Au supplice.

LES MARCHANDES.

Oui, au supplice.

MICHEL.

Grâce ! Je voulais seulement lui faire peur.

L'ARABE.

Pas de grâce, le supplice.

MICHEL.

Mais enfin, vous n'allez pas me faire de mal, me torturer sans m'avoir entendu.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Nous sommes un tribunal qui te jugeons pour le crime que tu viens de commettre. Je suis le procureur qui réclame ta tête.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Moi, je suis le juge et je te condamne à mort.

LES MARCHANDES

A mort ! A mort !

L'ARABE.

Et moi, je suis l'exécuteur.

L'HOMME A LA SCHAPSKA.

Et ces femmes sont le public qui doit assister à l'exécution afin que ton châtiment serve d'exemple.

LES MARCHANDES.

Oui ! A mort ! A mort !

LE CHIROMANCIEN, *qui s'est glissé vers eux.*

Et moi qui connais tout le passé, je serai l'avocat du criminel et j'aurai bien un petit mot à dire.

TOUS.

Parlez.

LE CHIROMANCIEN.

C'est mon client qui parlera suivant mes conseils. *(Bas à Michel.)* Racontez-leur un épisode de votre jeunesse ou une histoire d'amour. Ils croiront entendre le récit de leur propre vie, ils vous écouteront et, peu à peu, ils vont oublier ce qu'ils sont venus faire...

MICHEL.

Merci... Merci... Messieurs, je veux avant de mourir, vous livrer mon souvenir le plus cher, car enfin le juge n'est-il pas pour un condamné le confident tout désigné ? Me permettez-vous de parler ?

TOUS.

Qu'il parle... Ne l'interrompez pas.

MICHEL.

C'est une petite histoire très simple. Cela se passait, il y a quelques années, dans une petite ville où je m'étais arrêté vraiment par hasard. Je me promenais à travers les rues... et je me disposais à reprendre le chemin de la gare... J'avais une âme légère comme l'eau, comme l'air, enfin j'allais prendre le train qui devait me ramener chez moi.

(Murmures d'impatience.)

LE CHIROMANCIEN, *bas.*

Votre histoire est absurde, mon cher. Il faut trouver autre chose, si nous voulons qu'ils oublient rapidement leur projet.

MICHEL.

Messieurs, je remonte plus haut dans mon passé. Avant d'aller dans la ville en question, j'étais en Espagne avec ma maîtresse. Nous avions tout visité, la cathédrale de Tolède, la grande place de Séville, où nous nous promenions. Les jardins en dehors de la ville, et bien d'autres choses encore, les plus charmantes, les plus fantasques et les plus mystérieuses. La fenêtre de notre hôtel donnait sur une ruelle et il y avait en face un magasin de fleuriste. C'est là-bas que nous avons fait notre première promenade en bateau. J'avais peur que la barque se prenne dans les branches tant le feuillage des arbres sur la rive, était bas.

L'HOMME A LA SCHAPSKA, *éblou*

Le feuillage des arbres sur la rive !

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Tolède, Séville, l'Espagne !

LES MARCHANDES.

Ah ! Jeunesse ! Jeunesse !

LE CHIROMANCIEN, *bas.*

Continuez !

MICHEL, *d'un ton de plus en plus convaincu.*

Figurez-vous qu'elle se pencha sur moi un soir à Grenade...

(Et peu à peu, il les a entraînés hors de scène dans la direction opposée à celle qu'avait prise Juliette. Un moment la scène est vide. Puis Michel revient seul. Il rencontre le garde des eaux et forêts qui est entré par l'autre côté et pendant qu'ils parlent le décor du fond reprend l'aspect du premier acte. Le garde n'est autre que le commissaire. Il porte à présent un fusil et une pèlerine.)

SCÈNE VIII

MICHEL, LE GARDE

MICHEL.

Ils ne me suivent pas, au moins ? *(Il écoute.)* Il y a comme un bruit de pas qui approche. *(Il aperçoit le garde.)* Ah ! Monsieur, vous m'avez fait peur. Je viens de prendre congé de quelques amis et je craignais qu'il ne leur vienne l'idée de me rejoindre, par pure amitié, du reste.

LE GARDE.

Je ne sais pas de qui vous voulez parler. Je suis garde des eaux et forêts, je fais ma ronde de chaque nuit et vous êtes bien la première personne que je rencontre.

MICHEL.

Vous n'avez rien vu de ce côté-là ?
(Il désigne le côté par où est sortie Juliette.)

LE GARDE.

Je vous répète qu'il n'y a personne nulle part.

MICHEL.

Je crois pourtant avoir entendu un coup de feu

LE GARDE.

En effet.

MICHEL.

Vous aussi avez entendu ?

LE GARDE.

Bien sûr.

MICHEL.

Et alors vous avez cherché, fouillé de tous les côtés, n'est-ce pas ? Auriez-vous trouvé quelque chose ?

LE GARDE.

Je n'ai pas eu à chercher ni à fouiller, puisque le coup de feu, c'est moi qui l'ai tiré.

MICHEL.

Vous ?

LE GARDE.

Oui, tout à l'heure, sur une poule d'eau, que j'ai manquée.

MICHEL.

Mais est-ce qu'il n'y en a pas eu un autre ?

LE GARDE.

Je l'aurais bien entendu. Mais vous-même, au lieu de me questionner inutilement, pourriez-vous me dire où vous allez ?

MICHEL.

Je retourne à la ville.

LE GARDE.

Vous n'avez pas l'air de prendre le bon chemin. Il faut aller par là. *(Il désigne le fond qui s'éclaire.)* Au revoir, Monsieur.

MICHEL.

Au revoir, Monsieur le garde. *(Tous deux s'éloignent.)*

SCÈNE IX

(Pendant cette conversation, le port du premier acte a remplacé la forêt. Le bateau se trouve à présent relié au quai par une passerelle. Sur cette passerelle paraît le vieux matelot.)

LE VIEUX MATELOT.

Je vais porter à bord les colis. J'en ai assez de jouer aux cartes.

LA VOIX DU JEUNE MATELOT, *de l'intérieur du bateau.*

Naturellement, puisque vous avez perdu la partie.

LE VIEUX MATELOT.

Je t'ai dit que je paierai à boire.

LE JEUNE MATELOT, *sortant à son tour du bateau.*

Vous savez bien que nous partons au lever du jour et que nous n'avons pas le temps d'aller au cabaret.

LE VIEUX MATELOT.

Alors, que veux-tu ?

LE JEUNE MATELOT.

Cette robe de femme que vous avez à bord dans votre sac.

LE VIEUX MATELOT.

Demande-moi ce que tu voudras. J'ai des quantités de babioles en tas sur ma couchette. Choisis. Tout cela représente de la navigation, mon gars.

LE JEUNE MATELOT.

Je vous remercie. Mais je préférerais la robe qui est dans votre sac.

LE VIEUX MATELOT.

Cela, vois-tu, je ne puis pas te la donner.

LE JEUNE MATELOT.

C'est donc bien important ?

LE VIEUX MATELOT.

Ni plus, ni moins que les autres affaires du même genre que je traîne comme ça avec moi. Je ne sais pas au juste depuis quand je l'ai, cette robe. Mais demain soir, quand nous serons au large, si le vent est régulier, je descendrai dans la cale et j'ouvrirai mon sac. Et j'y verrai cette robe. C'est une belle robe grise avec un petit peu de fourrure cousue dans le bas. D'où est-ce que ça peut bien venir ? Quelle femme l'a portée ? Est-ce une femme que j'ai connue ? Je n'en sais rien. Mais demain, vois-tu, quand j'aurai tout cela étalé sur ma couchette, je serai un homme heureux, je ne penserai à rien du tout.

LE JEUNE MATELOT.

Sans doute, puisque cela ne vous rappelle plus rien.

LE VIEUX MATELOT.

Est-ce qu'on sait jamais ce qui passe par la tête d'un homme. Et toi-même, petit, pourquoi me la demandes-tu, cette robe ?

LE JEUNE MATELOT.

Moi, pour une autre raison. Les vêtements de femmes portent bonheur pendant les traversées et je n'ai guère eu le temps encore d'en ramasser une seule.

LE VIEUX MATELOT.

Ça viendra. Et tu verras comme c'est bon à toucher plus tard les étoffes, les petits objets qu'on a gardés. C'est comme si tu tirais sur ta pipe, vois-tu.

(Un silence.)

LE JEUNE MATELOT.

A quelle heure est-ce qu'on part ?

LE VIEUX MATELOT.

Ça ne tardera pas. Le jour va se lever bientôt.

LE JEUNE MATELOT.

Et le patron ?

LE VIEUX MATELOT.

Dame, il va venir, je suppose. En attendant, fais donc un tour sur le pont pour voir si la cabine à l'avant est prête.

LE JEUNE MATELOT.

J'y vais.

(Il monte sur le bateau et disparaît.)

SCÈNE X

(Michel entre, bouleversé.)

MICHEL.

Pardon, Monsieur.

LE VIEUX MATELOT.

Qu'y a-t-il ?

MICHEL.

Excusez-moi de vous adresser la parole sans vous connaître, mais je suis tellement heureux de rencontrer quelqu'un. Vous habitez par ici ?

LE VIEUX MATELOT.

Je fais partie de l'équipage de ce bateau.

MICHEL.

De ce bateau ? Mais c'est celui dont tout le monde se prétend propriétaire.

LE VIEUX MATELOT.

Nous allons partir au petit jour.

MICHEL.

Voilà qui est extraordinaire !... *(Il fait quelques pas comme s'il ne se décidait pas à parler, puis revient brusquement vers le vieux*

matelot.) Ecoutez-moi, je vous en prie. Avant le départ, vous avez le temps de me rendre un service d'une importance que vous ne pouvez pas deviner.

LE VIEUX MATELOT.

Je vous écoute.

MICHEL.

Vous savez, au carrefour des Quatre-Chemins en suivant tout droit jusqu'à la forêt, il y a une éclaircie ?

LE VIEUX MATELOT.

Eh bien ?

MICHEL.

Dans cette éclaircie, à droite, en venant d'ici, il y a un fourré d'arbres. Derrière ce fourré d'arbres une jeune fille est étendue.

LE VIEUX MATELOT, *subitement très intéressé.*

Une jeune fille ?

MICHEL.

Je ne peux absolument pas y aller moi-même. Je vous expliquerai, tout cela après ? Mais cela presse et il faut lui porter secours Il faut la ramener, même si...

LE VIEUX MATELOT.

Si ?...

MICHEL.

Même si elle ne respirait plus !... Ne me demandez pas d'autres explications. Je vous conterai tout en détails après. Pour le moment, ce qui importe, c'est de courir jusqu'à elle et de ramener son corps ici. Pouvez-vous vous en charger ?

LE VIEUX MATELOT.

Une jeune fille ? Pourquoi pas ? J'en ai connu des filles, vous savez.

MICHEL.

Mais un seul homme ne saurait suffire, peut-être.

LE VIEUX MATELOT.

J'ai un camarade.

MICHEL.

Il faudra certainement la porter.

LE VIEUX MATELOT.

Il y aura bien à bord une planche assez large pour en faire une civière.

MICHEL.

Merci.

LE VIEUX MATELOT,
appelant du côté du bateau.

Holà ! Jeunesse !

VOIX DU JEUNE MATELOT.

Qu'y a-t-il ?

LE VIEUX MATELOT.

Viens un peu ici. Il y a quelque chose à faire pour un monsieur qui passe et que je ne connais pas. *(En disant cela, il monte par la passerelle, jusqu'au bateau et disparaît, puis revient avec le jeune matelot, et tous deux portent une civière.)*

Nous voici. Le jeune va prendre le fanal pour éclairer la route.

MICHEL.

A la lisière de la forêt, au carrefour des Quatre-Chemins, à côté d'une fontaine.

LE JEUNE MATELOT.

On y va.

MICHEL.

Une jeune fille.

LE VIEUX MATELOT.

Nous la trouverons, Monsieur
(Ils disparaissent.)

SCÈNE XI

(Michel les regarde partir et leur fait des signes.)

MICHEL.

Par là, tout droit... sans vous arrêter. *(Il revient au milieu de la place et fouille dans ses poches.)* Mon pistolet ? Je ne l'ai plus. Peut-être l'ai-je laissé tomber dans l'herbe... Pourtant... *(Il se fouille encore vainement et regarde par terre.)*

(Entre l'homme au casque blanc qui le considère avec méfiance.)

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Ah ! ça, qu'est-ce que vous faites ici ?

MICHEL, *très gêné.*

Excusez-moi, je vous ai quitté brusquement, et bien contre mon gré, croyez-moi. J'avais une affaire qui m'appelait ici. J'y ai pensé tout d'un coup. Sinon, j'aurais été heureux de deviser toute la nuit avec vous, dans la forêt.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Vos inventions sont admirables, Monsieur. Mais je ne prétends nullement que nous nous connaissions. D'ailleurs, je n'ai pas mis les pieds dans la forêt et vous cherchez visiblement à me tromper.

MICHEL.

Je vous assure que tout à l'heure...

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Il ne s'agit point de tout à l'heure, mais de maintenant. Je vous trouve en train de rôder autour de mon bateau avec un air sournois qui ne me convient guère.

MICHEL.

Ecoutez-moi, Monsieur.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Pouvez-vous expliquer votre présence à côté de mon bâtiment, et à l'heure justement où nous allons lever l'ancre ? Tout le monde dort dans la ville, et si vous ne faites point comme les autres, c'est que vous avez de mauvaises raisons.

MICHEL.

Je ne vous veux aucun mal, croyez-moi bien.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Je vais être obligé de vous faire déguerpir de cette place.

MICHEL.

Je resterai bien quand même.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Nous savons nous débarrasser des importuns.

MICHEL.

Je vous en supplie, laissez-moi ici. J'ai peut-être de bons motifs de me trouver précisément à cet endroit.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

De bons motifs, dites-vous ?... Si vous êtes le passager, les choses sont différentes.

MICHEL.

Le passager ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Oui, celui qui doit s'embarquer avec moi. Je n'ai jamais navigué sans passager, et je ne commencerai pas cette nuit. Je l'attends.

MICHEL.

Justement, je suis ce passager.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Vous ?

MICHEL.

Vous m'avez coupé la parole. Je me promène le long du quai en attendant le départ.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Mais vous me faisiez un long discours tout à l'heure ?

MICHEL.

Vous m'avez empêché de m'expliquer jusqu'au bout.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Ne m'en veuillez pas, je vous en prie. Votre valise est à bord, je crois.

MICHEL.

Tout est arrangé.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

C'est donc pour le mieux

MICHEL.

Je puis attendre à cet endroit sans inconvénient, n'est-ce pas ?

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Naturellement. *(Regardant à gauche et à droite.)* Mes hommes n'ont pas encore l'air d'être là Je monte à bord pour vérifier les vivres et je viendrai vous appeler aussitôt que nous partirons. Ce sera avant le lever du soleil.

MICHEL.

Entendu. Pour l'instant, je vous le demande, laissez-moi seul. J'ai comme une espèce d'angoisse qui me prend à la gorge et me rend la moindre parole insupportable.

L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Je sais ce que c'est, mon cher. Le mal du départ. J'ai connu cela autrefois. Allons, du courage. Si vous aviez voyagé comme moi !... *(Il monte sur la passerelle.)* A tout à l'heure !... *(Il disparaît.)*

MICHEL, *regarde la maison de la jeune fille, y va, écoute à la porte.*

Il y a quelqu'un qui dort, là-dedans. *(Il écoute de nouveau.)*

SCÈNE XII

(Les deux matelots reviennent, portant la civière et le fanal. Ils posent la civière au milieu de la scène sans dire un mot. Michel s'en approche.)

MICHEL.

Vous l'avez ramenée, elle ? *(Silence des matelots.)* Qu'est-ce que c'est ? *(Il regarde la civière sur laquelle il n'y a qu'un châle.)* Un châle ?

LE VIEUX MATELOT.

Nous n'avons pas trouvé autre chose, et pourtant, nous avons cherché attentivement et le fanal éclaire bien.

MICHEL.

Ce châle, je le reconnais, c'est bien le sien. Mais elle ?

LE VIEUX MATELOT.

Il n'y avait personne que ce vêtement que nous avons ramassé.

MICHEL.

Vous êtes sûrs ?

LE VIEUX MATELOT.

Absolument sûrs. *(Au jeune.)* N'est-ce pas ?

LE JEUNE MATELOT.

C'est bien certain, Monsieur.

MICHEL.

Vous n'avez pas trouvé de traces, par terre ?

LE VIEUX MATELOT.

Aucune.

MICHEL.

Pas de marques, pas de taches de sang, par exemple ?

LE VIEUX MATELOT.

Non, nous avons promené le fanal dans tous les coins

MICHEL.

Et pas d'autres objets ?

LE VIEUX MATELOT

Celui-là, seulement.

LE JEUNE MATELOT

Cela sent bien bon, Monsieur

MICHEL.

Merci. Vous êtes bien aimables, l'un et l'autre, et je vous dois quelque chose.

LE VIEUX MATELOT.

Vous ne nous devez rien du tout. Une promenade en forêt, c'est plutôt un plaisir. J'aurais tout de même préféré trouver une jeune fille. Enfin, tant pis. Au revoir. Monsieur.

MICHEL.

Au revoir.

(Les deux matelots montent sur le bateau.)

(Michel seul. Il s'agenouille devant la civière et passe machinalement le châle d'une main dans l'autre, il murmure.)

Tolède, Séville... L'Espagne... *(Brusquement, il se lève et va frapper violemment à la porte de la maison de la jeune fille.)* Holà ! Holà !

(Une vieille dame entr'ouvre la porte et passe la tête.)

LA VIEILLE DAME.

Qui est-ce qui se permet de faire ce tapage à ma porte, à cette heure ?

MICHEL.

Je vous demande, Madame, de pardonner à un homme tourmenté par une aventure terrible qui vient de lui arriver cette nuit.

LA VIEILLE DAME.

Ce n'est pas une raison pour frapper à ma demeure comme vous venez de le faire jusqu'à me réveiller.

MICHEL.

J'ai hésité avant de vous déranger. Mais je crois vraiment qu'il est de mon devoir de vous prévenir. La jeune fille qui habite cette maison et qui est sortie cette nuit, savez-vous où elle se trouve maintenant ? Vous a-t-on déjà réveillée à son sujet ? Est-elle rentrée ? A-t-on de ses nouvelles ? Ou bien ne savez-vous encore rien du tout ?

LA VIEILLE DAME.

Que dites-vous, Monsieur, je ne comprends pas.

MICHEL.

Je vous parle de la jeune fille qui habite cette maison. Elle est rentrée, n'est-ce pas ?

LA VIEILLE DAME.

Et c'est pour me raconter ces sornettes que vous me tirez de mon lit ? C'est trop fort !

MICHEL.

Mais enfin...

LA VIEILLE DAME.

Il n'y a aucune jeune fille qui habite cette maison.

MICHEL.

Comment cela ?

LA VIEILLE DAME.

Je demeure ici depuis des années et des années. Je ne les compte plus. Et j'ai toujours été seule, absolument seule.

MICHEL.

Mais à l'étage au-dessus.

LA VIEILLE DAME.

Au premier étage, j'ai un salon où je ne vais plus et un grand débarras où je range de vieux meubles. Du reste, en voilà assez.

MICHEL.

Laissez-moi entrer un instant chez vous et m'expliquer.

LA VIEILLE DAME.

Pensez-vous que je vais permettre à un inconnu de pénétrer chez moi en pleine nuit pour me raconter des histoires de brigands ? Je vous dis que je suis seule et je vais lâcher mon chien si vous continuez à faire ce vacarme dehors.

(Elle ferme la porte.)

(Depuis un instant, le jeune matelot est revenu et contemple avec adoration le châle laissé sur la civière.)

SCÈNE XIV

MICHEL ET LE JEUNE MATELOT.

MICHEL, *encore stupide.*

Vous êtes là ?

LE JEUNE MATELOT.

J'ai quelque chose à vous demander, Monsieur. *(Michel le regarde sans répondre.)* Voilà... cet objet que nous avons ramassé pour vous dans la forêt... *(Michel fait un geste vague.)* Comprenez-moi, Monsieur. Je n'osais pas vous le dire tout de suite. Je ne suis pas habitué à parler. Eh bien ! ce vêtement, permettez-moi de le prendre si vous n'en faites rien. Vous comprenez, nous embarquons cette nuit pour longtemps peut-être et mon camarade, lui, en a des tas, des tas... Alors, moi, n'est-ce pas...

MICHEL.

Vous voulez emporter ce châle ?

LE JEUNE MATELOT.

Oui, si vous le permettez.

MICHEL *prend le châle et le regarde bizarrement.*

Prenez-le donc, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

LE JEUNE MATELOT.

Je vous remercie bien !...

(Il ramasse le châle que Michel a laissé tomber à terre et s'en va vers le bateau.)

MICHEL, *l'arrêtant.*

Dites-donc, mon ami, pouvez-vous me donner une indication ?

LE JEUNE MATELOT

Si c'est dans mon savoir.

MICHEL.

Je me sens un peu étourdi, et je crois bien que je ne sais plus très bien ce que je suis venu faire ici. Pourriez-vous me répéter ce que je vous ai dit en arrivant ?

LE JEUNE MATELOT.

Ce que vous avez dit en arrivant ?

MICHEL.

Cela mettrait les choses au clair dans mon esprit.

LE JEUNE MATELOT.

Dame, Monsieur, je crois bien qu'en arrivant, vous n'avez pas parlé du tout.

MICHEL, *avec un geste las.*

Oh ! alors, ce n'est pas la peine !

(Michel reste seul. Il est assis, la tête entre les mains. Silence. Et puis, voici que résonnent, un à un, tous les mouvements à peine perceptibles d'un port pendant la nuit, clapotis, déchargement lointain d'un bateau, roulement d'une chaîne qui remonte de l'eau, appel éloigné de marin.)

MICHEL, *seul.*

Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Qu'est-ce que je suis venu faire ici ?

VOIX DE L'HOMME AU CASQUE BLANC.

Passager, on embarque ! *(Michel n'a pas entendu.)* Il faut monter à bord, on embarque.

(Cette fois-ci, Michel se lève. La fenêtre au premier étage s'allume. A peine Michel a-t-il posé le pied sur la passerelle que la voix déjà entendue au premier acte, chante) :

LA VOIX.

Mes amours, elles sont parties
Cette nuit sur la grande voile.
Reviendront-elles des colonies
Comme revient la belle étoile ?

MICHEL, *il écoute distraitement, puis*

En voilà une chanson !

(Et il disparaît dans le bateau.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

PERSONNAGES DU TROISIÈME ACTE

La voix de Juliette	Mlles FALCONETTI
Le Chasseur de restaurant	SYLVETTE FILLACIER
Michel	MM. RAYMOND MAUREL.
L'Employé (Arrivées)	AMAN MAISTRE.
L'Employé (Départs)	DALAINVILLE.
Le Mendiant aveugle	BARRYEL.
Le Receveur buraliste	ROY-ROY.
Le Bagnard	ROGER MAXIME
Le Mécanicien	JEAN DASTÉ
Le Gardien de nuit	ROLAND DE PIETRI.

ACTE TROISIÈME

Une salle qui ressemble à l'intérieur de l'Agence Cook.

Au fond, et en haut d'un escalier, une porte.

A droite et à gauche, deux portes.

Près de la porte de gauche, un bureau à guichet avec une pancarte lumineuse : « Arrivées ». Près de la porte de droite, un bureau pareil avec une pancarte lumineuse : « Départs ».

SCÈNE I

L'EMPLOYÉ, MICHEL

(L'Employé est endormi au bureau des Départs. Michel entre par la porte du fond.)

MICHEL

Tout est vide. Il n'y a donc personne ici ? *(Il remonte l'escalier.)* On a refermé la porte sur moi. Pas moyen de sortir. *(Il redescend et regarde autour de lui.)* Il me semble que j'ai déjà vu tout ceci. *(Il va à la porte des départs.)* Cette porte non plus ne s'ouvre pas.

(Il la secoue.)

L'EMPLOYÉ, *levant la tête.*

Il est interdit de s'en aller sans avoir été enregistré au guichet des Départs.

MICHEL

Enfin, voici quelqu'un. J'avais peur d'être enfermé tout seul dans cette espèce de bureau.

L'EMPLOYÉ.

Je m'étais assoupi sur mon grand livre. Il est tout naturel d'être fatigué quand on exerce mon métier.

MICHEL.

Quel métier exercez-vous ?

L'EMPLOYÉ.

Vous le savez bien puisque vous avez passé par ici !

MICHEL.

Quand donc ?

L'EMPLOYÉ.

Il y a quelques heures,avant votre voyage.

MICHEL.

Où suis-je donc ?

L'EMPLOYÉ.

Au bureau central des Rêves, Monsieur.

MICHEL.

Au bureau central des Rêves ?

L'EMPLOYÉ.

Mais oui, Monsieur, rappelez-vous. En vous endormant hier, vous êtes venu ici, comme tous les soirs, du reste. Vous avez pris votre billet de parcours. Vous êtes parti et voici que le jour se lève. Il va falloir vous réveiller et vous devez passer à nouveau pour prendre le chemin du retour.

MICHEL.

Alors, tout ce que j'ai vu, cette ville, cette forêt, tout cela n'existe pas ?...

L'EMPLOYÉ.

Puisque vous en venez, vous devez le savoir mieux que moi. Je n'ai pas assez de loisirs pour me promener. Mais je puis vous dire que, d'après les registres qui sont entre mes mains, et les renseignements qui me parviennent, par la voie hiérarchique, vous êtes Monsieur Michel Lepic, relieur, rue du Chemin-Vert, à Paris. Vous vous trouvez actuellement dans votre lit, ce qui ne vous empêche pas d'être également ici.

MICHEL.

Mais où suis-je réellement ? Où est la vérité ?

L'EMPLOYÉ.

Dans un gros registre à l'étage au-dessus Je n'y vais jamais. Je suis trop occupé

MICHEL.

Vous devez tout de même être au courant !

L'EMPLOYÉ.

Moi, Monsieur, je fais ce que me dit le directeur de ce bureau.

MICHEL.

Et qui est le directeur ?

L'EMPLOYÉ.

Je ne l'ai jamais vu. Il me passe toujours ses ordres par téléphone.

MICHEL.

Votre opinion personnelle est bien que je suis en train de rêver ?

L'EMPLOYÉ.

Certainement, puisque vous êtes venu tout exprès pour cela, comme toute notre clientèle. Il n'y a que moi qui ne rêve jamais. Monsieur, je n'ai pas le temps.

SCÈNE II

(Entre un chasseur du Pigall's par la porte de gauche.)

L'EMPLOYÉ

Excusez-moi, Monsieur. Je sers ce jeune homme.

LE CHASSEUR

Bonjour, Monsieur.

L'EMPLOYÉ.

Bonjour, mon petit homme. Nous n'avons pas souvent ta visite à cette heure-ci. C'est en général l'après-midi que tu dors. Tu ne travailles donc plus ?

LE CHASSEUR.

Si fait, Monsieur, seulement j'ai un tout petit instant à moi. Presque tous les clients sont partis. Alors, comme le gérant est lui-même occupé à faire ses comptes, je me suis caché dans le vestiaire et je me suis endormi pour un petit moment...

L'EMPLOYÉ.

Et qu'est-ce que tu veux ?

LE CHASSEUR.

Comme la dernière fois, Monsieur. Je voudrais être avec Buffalo-Bill et continuer à chercher la jeune fille dans la prairie.

L'EMPLOYÉ.

Impossible, mon petit. Buffalo Bill n'est pas là, cette nuit.

LE CHASSEUR.

C'est bien dommage. Je n'ai qu'un tout petit instant à moi. Aussi, j'aurais bien voulu, n'est-ce pas...

L'EMPLOYÉ.

Tu peux choisir quelque chose de différent. Tu pourrais chercher la jeune fille tout seul, par exemple !

LE CHASSEUR.

J'aurai un cheval ?

L'EMPLOYÉ.

Comme toujours, et deux revolvers.

LE CHASSEUR.

J'y vais, Monsieur.

L'EMPLOYÉ.

Voici ton ticket. Et dépêche-toi.

(Le chasseur sort par la porte du fond. On entend, au loin, deux coups de feu et la voix du chasseur qui crie : « Les Indiens, les Indiens ! » Puis silence.)

L'EMPLOYÉ.

Maintenant je vais enregistrer votre passage et vous pourrez sortir par cette porte, afin de revenir chez vous comme d'habitude.

MICHEL.

Pardon, Monsieur, je ne tiens nullement à revenir chez moi. Comprenez-moi, j'ai cherché longtemps quelqu'un là-bas. *(Il montre la porte du fond.)* Quelqu'un que j'ai fini par voir, et que je veux retrouver encore. Vous savez peut-être de qui je veux parler.

L'EMPLOYÉ.

Non, Monsieur. L'état civil des personnages de rêves se trouve au deuxième étage. Ici, ce sont les arrivées et les départs.

MICHEL.

Je veux tout de même retourner là-bas, je n'ai plus que quelques minutes avant que sonne mon réveille-matin.

SCÈNE III

(Entre le mendiant aveugle.)

L'EMPLOYÉ.

Voici un client.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Excusez-moi, Monsieur. Est-ce bien ici le Bureau central des Rêves ?

L'EMPLOYÉ.

Certainement, mon brave. Vous le savez fort bien, et pourtant, chaque fois que vous venez, vous me posez la même question.

L'AVEUGLE.

Ce n'est pas que j'oublie, ne croyez pas cela. Ce serait plutôt par politesse, pour demander quelque chose en entrant.

L'EMPLOYÉ.

En effet, il y a tant de gens qui ne savent pas se tenir. *(Il ouvre un registre.)* Voici la page qui vous est réservée. *(Lisant.)* Vous êtes le nommé Lafleur, René-Auguste-Charles, né à Pontoise le 25 août 1870, actuellement sans domicile.

L'AVEUGLE.

C'est bien ça, Monsieur le Directeur.

L'EMPLOYÉ.

Vous êtes un vieux client de la maison.

L'AVEUGLE.

C'est que, lorsque je trouve un endroit convenable, je dors bien.

L'EMPLOYÉ.

Où êtes-vous ?

L'AVEUGLE

Rue Git-le-Cœur, près de la rue Saint-André-des-Arts.

L'EMPLOYÉ

On ne va pas vous déranger, au moins ?

L'AVEUGLE

A six heures du matin, le boulanger passera chez la concierge et me réveillera. Je me suis arrangé avec son garçon et j'ai encore le temps.

L'EMPLOYÉ.

Les sergents de ville ne rôdent donc jamais par là ?

L'AVEUGLE

Ils ne peuvent sûrement pas me voir, je suis dans une espèce de renfoncement où il fait très noir.

L'EMPLOYÉ

Très bien.

L'AVEUGLE.

Et je n'ai pas froid, vous savez. Le mur donne sur une cave où il y a le chauffage central. Mes collègues sont des va-nu-pieds auprès de moi.

L'EMPLOYÉ.

Vous êtes un homme d'ordre, vous au moins. Vous habitez toujours le même quartier.

L'AVEUGLE.

C'est que les bords de la Seine, moi, ça me plaît. Rien qu'avec mes mains, je reconnais chaque maison. En passant mes doigts sur le mur, je sens tout de suite si ce sont des gens avares qui habitent à l'intérieur

L'EMPLOYÉ

Et vous avez fait beaucoup d'argent, aujourd'hui ?

L'AVEUGLE.

Guère, Monsieur le Directeur. Je suis resté cinq heures de file près du Pont des Arts. Il faisait un vent ! Quand il fait mauvais temps, les passants ne s'arrêtent pas. C'est en été que les gens sont charitables.

L'EMPLOYÉ.

Vous me faites bavarder chaque fois, alors que je n'ai pas de temps à perdre. Voyons, mon ami, que voulez-vous ? *(L'aveugle ne répond pas.)* Allons, dépêchons-nous.

L'AVEUGLE.

Je vous le dirais bien, mais je n'ose pas.

L'EMPLOYÉ

Vous n'osez pas ? Que diable ! Il faut de l'audace dans la vie

L'AVEUGLE

De l'audace, j'en ai toujours eue.

L'EMPLOYÉ.

Alors, décidez-vous. Personne, ici, ne me retient autant que vous. Dites ce que vous désirez

L'AVEUGLE.

Je voudrais, Monsieur le Directeur, mener une fois, une de ces vies qui sont imprimées dans ce petit cahier.

L'EMPLOYÉ.

Vous parlez de ces petits papiers, pendus à votre boutonnière ?

L'AVEUGLE.

Les voici. J'en donne une feuille à chaque personne qui me fait l'aumône. C'est pour ainsi dire l'avenir que je lui prédis de cette manière. Alors, moi aussi, je voudrais bien connaître une fois, une de ces vies là. Il y a des feuilles de toutes les couleurs. On m'a dit que les bleues étaient les plus belles. Dans les feuilles jaunes, il y a toujours quelques petits ennuis d'argent, et j'aime mieux pas, vous comprenez ?

L'EMPLOYÉ.

Voyons cela. *(Il prend la liasse de feuilles.)* En voici une bleue :

« Votre vie véritable n'a pas encore commencé. Un grand amour vous est destiné. Pour la première fois de votre vie, vous serez alors réellement compris.

« Méfiez-vous d'une dame souvent vêtue de bleu : sa fausse amitié ne cachera que de l'envie. Sournoisement, elle tâchera de ruiner votre bonheur par un tissu de calomnies Mais vous percerez un jour, son jeu perfide, à l'occasion d'une lettre qu'elle aura écrite sur vous et dont l'écho vous parviendra. Vous réduirez sa puissance à néant, et votre amour, sur lequel aura passé un léger nuage de méfiance et de jalousie, éclatera plus brillant que jamais. Vous ferez alors un voyage dans une région chaude et voisine de la mer, et la rencontre inattendue d'un homme d'affaires transformera complètement la situation de votre ménage, vous permettant de vivre désormais dans un monde et avec un luxe qui vous paraissait, jusqu'alors, interdit.

« Pour que votre bonheur ne soit pas troublé à nouveau, ne manquez pas d'écouter soigneusement les conseils que vous donnera quelques mois après cette rencontre, un ancien militaire qui vous veut du bien. »

Ce papier est tout taché, mon ami.

L'AVEUGLE

Il pleut quelquefois dessus.

L'Employé

Vous tenez à cette histoire-là ?

L'Aveugle.

Je voudrais bien, Monsieur le Directeur.

L'Employé.

Moi, je vous avoue que je ne rêve jamais. Mais si je rêvais, je choisirais autre chose. Enfin, peu importe. Le principal est de ne pas perdre de temps. Je vais vous donner votre ticket.

L'Aveugle.

Je vous remercie beaucoup.

L'Employé *se plonge dans son registre, puis, soudain.*

Tonnerre ! Vous alliez me faire faire une bêtise. Vous n'avez droit qu'à un rêve par semaine.

L'Aveugle

Comment cela ?

L'Employé

Vous savez bien que, d'après le règlement, les mendiants ne peuvent rêver que le mardi. Or, aujourd'hui, nous sommes mercredi. Il fallait venir hier, voilà tout.

L'Aveugle

Hier, je ne pouvais pas. On m'a retenu au poste de police où j'avais, à côté de moi, deux ivrognes qui faisaient tant de vacarme, que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

L'Employé

Mes fonctions m'obligent à rester étranger à ces considérations. Je vous le répète, c'est le mardi qui est le jour réservé aux mendiants. Vous n'avez qu'à revenir mardi prochain.

L'Aveugle

C'est bien ennuyeux, tout ça. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger les choses ? J'aurais tellement envie de faire un voyage, dans une région chaude et voisine de la mer !

L'Employé

Absolument impossible, je m'obstine à vous le dire. Et remarquez que je n'y mets aucune mauvaise volonté. Les règlements sur ce point sont formels, et si je suis là, c'est pour les observer et non pour les contredire.

L'Aveugle

Ne pourriez-vous pas, tout de même, pour une fois...

L'Employé

Mais enfin, où vous croyez-vous ? Vous voudriez troubler notre organisation générale pour satisfaire, je ne sais quelle humeur que je ne veux pas qualifier ? Croyez-vous que les rêves soient de la fantaisie ?

L'Aveugle

Je ne dis pas ça.

L'Employé.

La prétention des gens, de nos jours, est invraisemblable.

L'Aveugle.

C'est bien, Monsieur le Directeur, je m'en vais. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé. *(Il va vers la porte de droite.)*

L'Employé.

Hé là ! mon brave, je ne veux tout de même pas que vous me preniez pour un méchant homme. Mardi prochain, vous aurez toute votre histoire.

L'Aveugle.

Avec le voyage ?

L'Employé.

Avec le voyage.

L'Aveugle.

Et je pourrai voir la mer ?

L'Employé.

Comme si vous aviez des yeux. Et l'homme d'affaires, et l'ancien militaire, vous pourrez tout voir.

L'Aveugle.

Et elle, alors, je la verrai aussi ?

L'Employé.

Naturellement.

L'Aveugle.

Comment s'appellera-t-elle ?

L'Employé.

Que vous importe, puisque vous allez oublier ce nom en sortant d'ici !

L'Aveugle.

Cela ne fait rien, je voudrais savoir son nom, même pendant une minute seulement.

L'Employé.

Où diable est le ticket que vous m'avez rendu. *(Il cherche, puis lit.)* Juliette.

L'Aveugle.

Juliette ! C'est un bien beau nom pour une femme. Au revoir, Monsieur. *(Il arrive à la porte et il écoute.)* J'entends un bruit de pas. Mais oui, on s'arrête tout près de moi. Je crois qu'il va falloir sortir de mon trou.

(Il sort.)

(On entend une grosse voix un peu éloignée, derrière la porte, par laquelle l'aveugle est sorti.)

La Voix.

Allons, il y a cinq minutes qu'on te remue, et tu fais semblant de ronfler. Veux-tu bien te secouer, râclure de trottoir. On va te coller ça au quart, et tu verras bien après...

(La voix se perd.)

SCÈNE IV

(Michel et l'employé restent seuls. L'employé est plongé dans ses écritures. Michel s'approche de lui.)

MICHEL.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous déranger encore. Comme je vous le disais tout à l'heure, je voudrais bien retourner là-bas *(il indique la porte du fond)* pour revoir une jeune fille.

L'EMPLOYÉ.

Vous ne voyez donc pas que je suis en train de mettre à jour le registre des arrivées. Que voulez-vous ?

MICHEL

Je voudrais à nouveau passer par cette porte.

L'EMPLOYÉ.

Votre voyage est fini, j'ai enregistré votre passage. Vous ne pouvez plus repartir

MICHEL

Pour un instant, Monsieur.

L'EMPLOYÉ.

Je vous dis que tout est fini et qu'il ne vous reste plus qu'à retourner chez vous.

MICHEL

Mais, Monsieur...

L'EMPLOYÉ.

Et j'ajoute que si vous vous obstinez à rester ici trop longtemps, quelque chose de bien fâcheux peut vous arriver

MICHEL.

Quoi donc ?

L'EMPLOYÉ

Il m'est impossible de vous l'expliquer encore, mais croyez-moi, c'est un grand danger que vous courez en demeurant outre mesure dans cette pièce. Vous me comprendriez mieux, si vous aviez vu passer les hommes en costume gris.

MICHEL.

Les hommes en costume gris ?

L'EMPLOYÉ.

Ils passeront peut-être encore une fois. Vous entendrez leurs paroles et vous me remercierez alors de vous avoir prévenu.

MICHEL.

Sans doute, je m'en irai bien vite, mais avant, permettez-moi de la revoir, je l'ai quittée dans la forêt. Le chemin n'est pas long et je m'y reconnaîtrai bien.

L'EMPLOYÉ.

Je vous répète que vous ne pouvez pas rester ici.

MICHEL.

Quelques minutes seulement, mais lui parler encore une dernière fois. Elle doit être par là, je la retrouverai facilement, j'en suis sûr.

L'EMPLOYÉ.

C'est impossible.

MICHEL

Je vous en supplie, Monsieur

(L'employé qui ne l'écoute pas, se plonge dans ses registres et les consulte, en les tenant, des noms et des adresses.)

SCÈNE V

(Entre le chasseur qui vient par la porte du fond.)

LE CHASSEUR

Ah ! c'était beau, Monsieur. Les Indiens se sont tous enfuis. Je les ai poursuivis en leur tirant des coups de feu. Il y avait aussi un vieux trappeur qui m'a montré le chemin. Et je venais juste de voir la jeune fille, quand il m'a fallu quitter tout cela et revenir ici. Si ce n'est pas malheureux ! Elle s'était déguisée en sauvage pour monter à cheval et elle a eu juste le temps de me crier son nom.

MICHEL.

Quel était son nom ?

LE CHASSEUR

Je l'ai mal entendu à cause du bruit des revolvers.

L'EMPLOYÉ.

N'était-ce pas Juliette ?

LE CHASSEUR

Oui, quelque chose comme ça

(Un silence. Michel est immobile. On entend un bruit de voix derrière la porte de droite.)

LE CHASSEUR

Tenez, la voix du gérant de la boîte

LA VOIX.

J'ai tout de même fini par te découvrir. Il fait son petit somme, comme cela, pendant que les clients l'appellent ! Veux-tu bien ouvrir les yeux, fainéant !

(Le chasseur sort par cette porte. On entend la musique d'un jazz pendant quelques secondes et la voix du chasseur qui crie) :

Vestiaire, N° 7.

(Depuis un instant, un gros monsieur en redingote est entré par la gauche, et attend son tour respectueusement, son chapeau à la main.)

LE MONSIEUR.

Pardon, Monsieur.

L'EMPLOYÉ

Que voulez-vous ?

LE MONSIEUR

Je suis inconnu dans la maison

L'EMPLOYÉ.

En effet, je ne me souviens pas de votre tête

LE MONSIEUR.

Je suis Monsieur Ledoux, receveur-buraliste à Fontenay-aux-Roses.

L'EMPLOYÉ, *cherchant dans son registre.*

Vous dites bien, Monsieur Ledoux ?

LE MONSIEUR.

M. Ledoux, Gustave, receveur-buraliste à Fontenay-aux-Roses.

L'EMPLOYÉ.

Je ne trouve pas votre nom.

LE MONSIEUR.

C'est sans doute parce que je ne suis jamais venu encore. Figurez-vous que c'est la première fois de ma vie que j'arrive dans votre bureau. Je vous avoue que je suis un peu intimidé. J'ai presque l'impression de commettre une mauvaise action.

L'EMPLOYÉ.

Ne vous troublez pas, Monsieur, je suis fonctionnaire comme vous et nous sommes faits pour nous entendre.

LE MONSIEUR.

Vous me rassurez. J'avais tellement peur de me trouver dans un milieu de gens étrangers. J'ai horreur de tout ce que je ne connais pas bien. Tenez, depuis que j'ai été nommé à Fontenay-aux-Roses, je n'ai pris le train que deux fois, la première, à l'occasion des fiançailles de ma sœur qui, malheureusement, n'a pas pu se marier, et la deuxième, à l'occasion de la maladie de mon oncle, qui s'est du reste rétabli de suite.

L'EMPLOYÉ.

Mais puisque vous vous êtes décidé à venir par ici, il faut m'indiquer ce que vous choisissez.

LE MONSIEUR.

On pourrait rêver à de bien belles choses, mais je ne sais pas lesquelles. Ma mère ne m'a pas élevé dans ces idées-là.

L'EMPLOYÉ

Il faut tout de même vous décider.

LE MONSIEUR.

Tenez, puisque nous sommes un peu collègues, rendez-moi le service de choisir pour moi. Mais rien d'inconvenant, bien entendu. Cela, j'y tiens beaucoup, je suis marié, Monsieur.

L'EMPLOYÉ

Vous pouvez compter sur moi. Voulez-vous par exemple, un rêve tout à fait correct, et qui, du reste, est choisi par beaucoup de gens du meilleur monde. Vous vous soulevez très haut, par le seul effet de votre volonté et chaque fois que vous retombez sur le sol, une simple pression de votre pied suffit à vous faire remonter dans les airs.

LE MONSIEUR.

Ce n'est pas dangereux ?

L'EMPLOYÉ.

Nullement, c'est un rêve tout ce qu'il y a de plus distingué.

LE MONSIEUR.

Je vous crois sur parole. Votre choix est le mien.

L'EMPLOYÉ.

Prenez cette porte au fond, et laissez-vous conduire. Lorsque ce sera fini, on vous ramènera et vous vous en irez par cette porte-là.

(*Il désigne la porte de droite.*)

LE MONSIEUR.

Je vous remercie beaucoup. (*Il se dirige vers la porte du fond, hésite, puis revient sur ses pas.*) Au fait, Monsieur, je réfléchis à ceci. Puisque je suis en train de rêver, tout est permis, n'est-ce pas ? Je peux choisir n'importe quoi ?

L'EMPLOYÉ.

N'importe quoi, tel est le règlement.

LE MONSIEUR.

Eh bien ! j'aimerais bien, au lieu du rêve, sans doute charmant, que vous me proposez, satisfaire une curiosité personnelle.

L'EMPLOYÉ.

Je suis entièrement à vos ordres.

LE MONSIEUR.

C'est assez délicat à dire, mais enfin, dans un rêve, on peut se laisser aller à des choses, qui vous indigneraient pendant le reste de votre vie ?

L'EMPLOYÉ.

Sans doute. Et que désirez-vous ?

LE MONSIEUR.

Il y a, à Fontenay-aux-Roses une maison d'un genre tout à fait particulier. Vous saisissez ma pensée au vol ? Il serait indécent, de ma part, de trop préciser.

L'EMPLOYÉ.

Je vous ai compris.

LE MONSIEUR.

Comme de juste, c'est une maison qui ne m'inspire qu'un dégoût que je ne vous cacherai pas d'une seconde. Du reste, les fonctions que j'exerce suffisent à m'empêcher de passer, même en simple promeneur, par les ruelles qui avoisinent cette maison. Toutefois, j'estime, comme mon père, qu'un homme doit être un peu observateur et ne pas craindre de faire, le cas échéant, quelques études de mœurs. Or, puisque je suis en train de rêver et que ma dignité se trouve hors de cause, vous m'obligeriez en ouvrant l'accès de cet établissement, en tout bien tout honneur, naturellement.

L'EMPLOYÉ.

C'est facile, Monsieur, voici votre ticket.

LE MONSIEUR.

Je vous remercie d'avoir compris mes intentions. (*Il se retourne.*) Je ne dois rien payer, n'est-ce pas ?

L'EMPLOYÉ

Rien du tout, Monsieur. (*D'un geste sec*) La porte au fond.

(*Le Monsieur s'en va, et se retourne en saluant très cérémonieusement après avoir dit*) : Au revoir, Messieurs.

(*On entend des éclats de rire, quelques exclamations et une voix de femme qui crie : Allons, Mesdames, dans le salon jaune.*)

MICHEL

Monsieur

L'EMPLOYÉ, *écrivant au haut d'une page de son registre, un titre à la ronde.*

Monsieur Ledoux, Gustave, receveur-buraliste...

MICHEL

Monsieur...

L'EMPLOYÉ

... à Fontenay-aux-Roses. (*A Michel.*) Vous n'êtes pas encore parti ?

MICHEL

J'attends toujours.

L'EMPLOYÉ.

Je vous ai dit qu'il était dangereux de demeurer ici. Tout à l'heure, vous regretterez peut-être

MICHEL.

C'est que, vous comprenez

L'EMPLOYÉ.

Voici un client. Taisez-vous. J'attendais sa visite.

SCÈNE VI

(*Le bagnard arrive par la porte de gauche. Sans dire un mot il s'arrête devant le guichet et reste immobile.*)

L'EMPLOYÉ.

Je savais que vous deviez venir. Vos camarades ont tous passé, il ne restait que vous. Vous faites partie, n'est-ce pas, du prochain détachement pour la Guyane ?

LE BAGNARD.

Le bateau part demain.

L'EMPLOYÉ.

Votre nom, déjà ?

LE BAGNARD.

Petitpied, Jacques, matricule 7231, ancien Bat' d'Af' à Bizerte, trois cent cinquante jours de prison dont quatre-vingt-dix de cellule, dix-neuf mois de rabiot. Premier prix au concours de tir. Surnommé : le général ; parce que j'en ai un tatoué sur la poitrine avec des petites fioritures. Alors, tu vois que tu peux y aller pour quelque chose de beau, tout ce qui y a de choisi en magasin. Cette nuit, on ne se prive de rien

L'EMPLOYÉ

Nous allons vous donner celle

LE BAGNARD.

Tu comprends, Toto, j'ai une cellule de deux mètres de long. Alors, il faut que je me rattrape.

L'EMPLOYÉ

Et que choisissez-vous ?

LE BAGNARD

Je veux que ma cellule ait deux cents mètres de long sur soixante-dix de large, avec tout le confort moderne.

L'EMPLOYÉ.

Rien de plus aisé.

LE BAGNARD

Mais, vieille peau de bique, ce n'est pas tout. Il faut que cette cellule ait une fenêtre dont tous les barreaux dégringolent, rien qu'en les touchant du petit doigt. Tu saisis l'atmosphère ? Moi, je m'évanouis à l'extérieur, et puis zou ! à partir de là tout ce que tu voudras

L'EMPLOYÉ.

C'est moi qui suis à votre disposition

LE BAGNARD.

Il y a une gosse que j'ai déjà vue. Elle était ici la dernière fois. Attends... une petite avec un gros ruban rouge dans les cheveux, et des bagues à tous les doigts...

L'EMPLOYÉ

Oui, je sais

LE BAGNARD.

Eh bien ! Je voudrais la retrouver

L'EMPLOYÉ.

Vous voulez... devenir son . son...

LE BAGNARD, *méprisant.*

Son quoi ? Non. Mais je voudrais me promener comme ça, à côté d'elle.

L'EMPLOYÉ.

Rien de plus ?

LE BAGNARD.

Rien de plus, mais que ça dure longtemps la promenade. Le plus longtemps possible. Et si ça se passait ailleurs, dans une autre ville que je connais pas, ce serait encore bien mieux.

L'EMPLOYÉ

En Amérique ?

LE BAGNARD.

Justement, j'y vais.

L'EMPLOYÉ.

Voilà votre ticket.

LE BAGNARD.

Si tu veux voir mon tatouage, tu sais, le général...

L'Employé.

Ce n'est pas la peine, je vous remercie beaucoup, ce sera pour une autre fois.

Le Bagnard.

Comme tu voudras. Tu aurais tort de te gêner, s'pas ? Amuse-toi bien derrière ton comptoir.

SCÈNE VII

(Par la porte de droite, un homme tout noir de fumée vient d'entrer. Il a l'air exténué. On entend le roulement d'un train.)

L'Employé.

Vous êtes bien le mécanicien de l'Orient-Express ?

L'Homme.

C'est moi. Mon train vient de franchir la frontière roumaine.

L'Employé.

Régulièrement, après la station frontière, vous vous endormez cinq minutes. Voilà pourquoi je savais que vous viendriez.

Le Mécanicien.

C'est vrai. Mais il faut dire que je suis fatigué. Huit heures de machine sur vingt-quatre. Alors j'ai pris cette habitude. Et c'est curieux comme on finit par répéter les mêmes gestes ! Chaque fois, au même endroit de la ligne, je regarde le signal rouge à droite. Vous me direz pourtant que ça n'a aucun rapport. Non, croyez-vous, c'est la force de l'habitude. Je regarde le signal rouge et je m'assoupis un peu, juste le temps de faire une virée ici et de repartir. Tenez, donnez-moi vite le portrait.

L'Employé.

Quel portrait ?

Le Mécanicien.

Comme toutes les fois, vous savez, la photo de ma fille, la cadette, dans le grand album rouge.

L'Employé.

Voici.
(Il lui donne l'album.)

Le Mécanicien.

J'aime bien regarder cette photo-là à cause des yeux. C'est exactement ces yeux-là. Et puis la bouche, et puis les cheveux. On ne dirait pas qu'elle est morte, il y a deux ans. *(Il la regarde.)* Je me sauve. Ça doit être l'heure. Voici votre album et merci beaucoup. A la prochaine.

(Il s'en va par la droite. On entend le sifflet de la locomotive. Michel s'est approché du bureau et a pris l'album. Il l'ouvre et le feuillette.)

Michel.

Mais il n'y a pas de photographies dans cet album ! Toutes les pages sont blanches.

SCÈNE VIII

(Le receveur-buraliste revient par la porte du fond.)

Le Receveur.

Monsieur, je reviendrai chez vous. Ces demoiselles ont une imagination que je ne leur aurais jamais supposée, et l'une d'elles, c'est du reste la dame principale, se trouve être la veuve d'un ancien fonctionnaire des finances. C'est par elle que j'ai été reçu.

L'Employé, *aigre-doux.*

Vous êtes resté longtemps.

Le Receveur.

En tout bien, tout honneur, je vous le répète. *(Il va vers Michel.)* Il y avait surtout — et je vous le dis à l'oreille, parce que je ne veux point que Monsieur m'entende, — une fillette charmante qui m'a traité comme son père et m'a raconté toute son enfance. Si vous y allez, demandez-là et recommandez-vous de moi, auprès d'elle. Vous verrez comme vous serez reçu. Elle se nomme Juliette. Au revoir, Monsieur, je rentre chez moi. *(Très cérémonieux à l'employé.)* Au revoir, vous aussi, Monsieur.

(Il disparaît. On entend, à droite, une voix de femme qui crie) :

La Voix

Enfin, vas-tu te réveiller, Gustave !

Michel.

Monsieur...

L'Employé, *écrivant.*

A Angoulême, personne, à Nevers, quatre rêves. *(Levant la tête.)* Qu'y a-t-il ?

Michel.

Toutes les femmes portent donc le même nom, ici ?

L'Employé.

Je n'en sais rien.

Michel.

Voilà trois fois de suite que quelqu'un me dit avoir vu une femme nommée Juliette. Cela commence à être invraisemblable. Si je n'avais pas toute ma raison, je commencerais à croire qu'il n'y a qu'une seule femme derrière cette porte.

(L'employé continue à écrire sans lever la tête. Le bagnard revient par le fond.)

Michel, *courant au bagnard et à mi-voix.*

Laissez la porte ouverte, derrière vous pour que je puisse passer.

(Le bagnard laisse la porte ouverte et descend l'escalier).

MICHEL

Vous n'avez pas aperçu une femme, là-haut ?

LE BAGNARD.

Est-ce que ça vous regarde, vous ?

MICHEL.

J'aurais voulu savoir son nom.

LE BAGNARD.

Alors, vous vous figurez que je vais vous dire ça ? Non mais, sans blague ! Et puis, quoi encore ? Et qu'est-ce qui me resterait, à moi ? Au revoir la compagnie.

L'EMPLOYÉ, *sans lever la tête.*

Au revoir.

(Michel observe l'employé et monte doucement l'escalier vers la porte du fond. A ce moment, retentit un chant de plusieurs voix, derrière la scène. Michel interdit, s'arrête. Une sonnerie. La porte se referme. Le chant a cessé.)

L'EMPLOYÉ, *toujours sans lever la tête.*

Je vous ai dit que vous ne pouviez plus y retourner.

MICHEL.

Quels sont ces gens qui passaient en chantant ?

L'EMPLOYÉ.

Ils se promènent toujours.

MICHEL.

On aurait dit qu'ils allaient venir.

L'EMPLOYÉ.

Ils vont tantôt à un endroit, tantôt à un autre. Ce sont les hommes en costume gris.

MICHEL

Que font-ils ?

L'EMPLOYÉ.

Ils sont venus comme vous, comme les les autres, mais voilà, ils ont trouvé trop de bonheur ici. Alors, ils n'ont pas voulu retourner par cette porte. Même après le réveil, ils ont continuer à demeurer avec nous.

MICHEL.

Ils rêvent tout le temps ? Ce sont donc des fous ?

L'EMPLOYÉ.

Chut ! Il ne faut jamais employer ce mot-là. C'est exact, on les enferme, paraît-il. Mais qu'est-ce que cela peut leur faire d'être enfermés, puisque, en réalité, ils sont ici ?

MICHEL.

Alors, si je restais trop longtemps, moi aussi... je...

L'EMPLOYÉ.

Si vous restiez ici après votre réveil, vous deviendrez comme eux. Voilà pourquoi je vous conseille de vous en aller. Lorsque les bureaux fermeront, et que le gardien de nuit passera avec sa lanterne, il faudra que vous soyez parti, sinon vous resteriez pour toujours.

MICHEL.

Je partirai à temps, je vous le promets. Mais jusqu'au dernier moment, je veux pouvoir penser à elle. J'ai tellement peur d'oublier en franchissant cette porte. *(Il indique la porte de droite.)* Et je ne veux pas oublier. Cette porte, c'est la fin de tout, c'est le petit jour gris, ce sont les rideaux. Je ne passerai plus par cette porte, plus jamais.

(Il se retourne. L'employé n'est plus à son guichet. Il va vers le bureau, il n'y a personne.)

SCÈNE VIII

(Michel seul.)

MICHEL.

Enfin, il était bien là tout à l'heure ! Il va revenir sans doute. *(La lumière s'éteint brusquement, il cherche à se reconnaître. Il crie)* : Ho ! Ho ! Y a-t-il quelqu'un ?

(Et derrière la porte du fond, une voix de femme.)

LA VOIX

Ecoute, Michel, je suis là.

MICHEL.

Qui est-ce ?

LA VOIX

C'est moi, c'est Juliette. J'ai réussi à te rejoindre. Mais je ne peux pas arriver à ouvrir cette porte.

MICHEL, *allant à la porte du fond et essayant de l'ouvrir.*

MICHEL.

Moi non plus, ce n'est pas possible.

JULIETTE.

Michel, puisque tu ne peux pas me voir, écoute ma voix. Je suis ta Juliette, tu entends, je suis à toi, à toi seul, et je ne peux pas te laisser. Je resterai là tout le temps. Tu m'as perdue, mais je t'ai retrouvé. Je suis ta Juliette, tu entends.

VOIX D'HOMME, *à droite.*

On ferme !

MICHEL.

Qu'est-ce que c'est ?

JULIETTE.

Ce n'est rien Michel, c'est le gardien de nuit qui passe. Tu vas rester là et nous pourrons nous rejoindre, tout à l'heure, quand il sera parti.

VOIX DU GARDIEN.

On ferme.

JULIETTE

Tu entends, c'est moi qui te parle, moi, ta Juliette. N'écoute pas la voix du gardien de nuit, reste ici.

MICHEL

Je ne bouge pas, Juliette, je t'attends.

LE GARDIEN DE NUIT, *apparaissant avec son fanal.*

On ferme, Monsieur, il faut vous en aller.

JULIETTE.

Ne l'écoute pas, ne t'en va pas !

MICHEL, *au gardien.*

Je veux rester ici.

LE GARDIEN.

C'est bien dangereux, Monsieur, je vous préviens.

JULIETTE.

Michel, je suis là.

MICHEL, *au gardien.*

Je ne suis pas seul. Il y a une femme que j'attends, et qui est de l'autre côté de la porte.

LE GARDIEN.

De l'autre côté de la porte ? Mais voyons, Monsieur, il n'y a personne de l'autre côté de la porte ! *(Il va au fond, ouvre la porte et, à la lueur de son fanal, on aperçoit un espace vide.)* Vous voyez, il faut partir, Monsieur.

MICHEL.

C'est bien, je m'en vais.
(Le gardien s'éloigne.)

VOIX DU GARDIEN.

On ferme !

JULIETTE.

Michel !

MICHEL, *revenant.*

Tu m'appelles ? Tu es là ? Je savais bien que tu étais derrière cette porte, *(il essaie d'ouvrir)*, derrière cette porte qui ne s'ouvre pas. Mais, je vais pouvoir passer, n'est-ce pas, je vais pouvoir te rejoindre, je te reverrai, je ne te quitterai plus jamais, je te tiendrai dans mes bras, je te couvrirai de baisers, ta bouche, tes cheveux, tes mains, ta robe, ton corps, Juliette ! Je t'appelle par ton nom pour la première fois, tu entends, Juliette ! Mais, réponds donc ! Tout à l'heure, je te retrouverai sous ta fenêtre, comme cette nuit. Tout à l'heure, j'irai dans la forêt avec toi, comme cette nuit... Nous reverrons le marchand de souvenirs, les petits vieux qui se promènent, le père La Jeunesse. Et toi, Juliette, tu seras là. Mais réponds donc ! Dis... Pourquoi restes-tu sans rien dire ? Tu es bien là encore, n'est-ce pas ? tu n'es pas partie ? Dis-moi quelque chose, ce que tu voudras, n'importe quoi, dis-moi au moins mon nom, veux-tu, rien que mon nom... *(Un temps, silence.)* Oui, oui... J'ai bien entendu ! J'ai bien entendu ! Tu m'as crié : Michel ! Et je te vois, je te vois ! Comme tu es belle, Juliette, comme tu es belle, comme tu es belle, comme tu es belle !...

(Et il continue pendant que le rideau tombe.)

Copyright 1930 by Georges Neveux, Paris.
Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Le Directeur-Gérant : J. THÉRY.

630531

PRIX DE L'ABONNEMENT à " BRAVO "

		1 AN	6 MOIS	3 MOIS
France et Colonies.		50 »	27 »	14 »
Étranger	Union Postale.	65 »	35 »	18 »
	Autres Pays. .	75 »	40 »	20 »

Les Abonnements sont reçus à **Paris, 5, Place Clichy-17e**, par mandats chèques sur la France et l'Etranger et par chèques postaux (Compte 1323-13).

Tout Abonnement reçu à " Bravo " avant le 1er Juin 1930 sera intégralement remboursé par une prime. Consulter la page 6 de " Bravo ".)

11.385-4-30
LANG. BLANCHONG & Cie
30, rue du Poteau, 30
Paris-18e.

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02260 6195

University of British Columbia Library
DUE DATE

ET–6